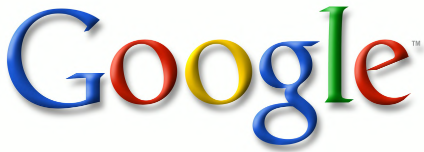


HISTOIRE

DE LA

GARDE RÉPUBLICAINE

PAR

ALPHONSE BALLEYDIER

Auteur de l'Histoire de la Garde Mobile, Rome et Pie IX, Turin et Charles-Albert, etc.

Ouvrage orné

DE HUIT JOLIES GRAVURES SUR BOIS

PAR JULES DAVID



PARIS

MARTINON	LEDOYEN ET GIRET
Rue du Coq-Saint-Honoré, 4.	Quai des Augustins, 7.

1848

HISTOIRE

DE LA

GARDE RÉPUBLICAINE.

Paris. — Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 7.





Prevost, tambour (2e bataillon).

HISTOIRE

DE LA

GARDE RÉPUBLICAINE

PAR

ALPHONSE BALLEYDIER

ILLUSTRÉE

PAR JULES DAVID



PARIS

MARTINON
Rue du Coq-Saint-Honoré, 4.

LEDOYEN ET GIRET
Quai des Augustins, 7.

1848

Mon Colonel,

C'est à vous que je dédie ces pages destinées à mettre en relief et à conserver à l'histoire de notre pays les faits d'armes, les traits de courage et de dévouement, les généreuses actions de cette intrépide garde républicaine dont vous êtes l'un des plus dignes chefs, et qui, elle aussi, a bien mérité de la patrie.

On a exalté avec raison la belle conduite de l'armée et de la garde nationale pendant ces lugubres journées de juin, plus fatales à la France que les plus sanglantes batailles de l'Empire. Moi-même un des premiers, j'ai réuni en faisceaux les brillants faits d'armes de cette jeune garde mobile qui entrait magnifiquement dans la carrière où vos soldats, leurs aînés en gloire, devaient leur servir de parrains.

On a trop oublié la garde républicaine; on ne lui a pas rendu la justice qu'elle méritait; on n'a pas assez reconnu les services immenses qu'elle a rendus au pays; on n'a pas tenu compte des trouées que la balle de l'insurrection a faites dans ses rangs; on n'a pas inscrit au long martyrologe de la patrie en deuil le nom de ses héros et de ses victimes; on n'a pas dit ce qu'elle a

versé de sang et laissé de cadavres dans les débris fumants des barricades; on n'a pas dit ce qu'il lui a fallu de courage et de dévouement, d'abnégation et de fidélité au drapeau, non pour mourir, mais pour combattre et pour vaincre des hommes égarés qui lui disaient: Frères.

Comme aux jours antiques des grands sacrifices, la garde républicaine s'est immolée elle-même sur l'autel de la patrie.

Vous le savez, vous, mon colonel, car vous étiez avec elle au premier rang, haut et debout dans votre vertu militaire, sous les feux croisés de l'insurrection, comme ces intrépides chevaliers bretons vos ancêtres qui vivaient et mouraient tout d'une pièce dans leurs armures d'acier, sans tache au blason et sans forfaiture au cœur.

Vous le savez, mon colonel, car le premier vous lui avez ouvert le chemin des barricades; vous le savez, mon colonel, car vous aussi vous auriez pu, recommençant l'histoire de votre glorieuse Bretagne, étancher votre soif avec votre sang.

A vous donc les pages de l'histoire de la garde républicaine; elles vous appartiennent comme l'amour, la confiance et l'attachement de vos braves soldats.

Pour les écrire, je me suis retiré du champ de bataille; je me suis placé à un point de vue inaccessible à l'esprit de parti, qui égare presque toujours les intentions les plus droites et les plus pures. Convaincu que la mission de l'historien doit être un sacerdoce *sans veille et sans lendemain,* j'ai quitté la tunique du combat pour la robe de lin des lévites du dieu de la paix, et le rameau d'olivier à la main j'ai parcouru religieusement

les quatre étapes, le glorieux calvaire où vos soldats, comme autrefois le Christ, ont sué le sang avant d'arriver au Golgotha de leur Passion, au sommet de la dernière barricade.

Arrivé là, colonel, je me suis abrité sous le drapeau de la France; j'ai refoulé dans mon cœur mes affections intimes et mes sympathies les moins secrètes; j'ai repoussé loin de ma poitrine et de ma plume la cocarde des partis, et sous le regard de Dieu j'ai recueilli, pour les coordonner et vous les offrir ensuite, les feuillets épars du drame de juin.

Aujourd'hui, colonel, les flots de l'océan populaire soulevés par le vent de l'insurrection se sont écartés de nos rivages; la brise de la paix et de la réconciliation souffle à travers la France. L'arche sainte de la patrie a quitté son voile de deuil; elle a repris son cours paisible vers l'avenir que Dieu lui réserve. La société, sauvée du naufrage, s'avance rapidement vers le but suprême où doivent tendre les efforts de tous les hommes de bien; elle y arrivera, soyez-en sûr, malgré tous les obstacles, à travers tous les écueils. Elle y arrivera bientôt; car en temps de révolution les peuples sont comme les morts de la ballade allemande.... ils marchent vite.

. . . .

Mon colonel, le penseur qui va méditer sur les ruines des vieilles républiques, le soldat qui passe devant elles, les armes à la main, se découvrent devant les poétiques élégies de la loi commune, et admirent en silence ces reliques, splendides souvenirs de la gloire ancienne.

Le penseur et le soldat qui viendront après nous, dans

Paris. — Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 7.





Prevost, tambour (2e bataillon).

HISTOIRE

DE LA

GARDE RÉPUBLICAINE

PAR

ALPHONSE BALLEYDIER

ILLUSTRÉE

PAR JULES DAVID



PARIS

MARTINON
Rue du Coq-Saint-Honoré, 4.

LEDOYEN ET GIRET
Quai des Augustins, 1.

1848

nistres qui voulaient y pénétrer pour autre chose que pour l'amour de l'étude.

Ce sont eux qui, malgré le dénuement le plus complet, ont généreusement abandonné pendant quinze jours, au profit des victimes de février, la solde de 1 franc 50 centimes que le gouvernement provisoire leur avait allouée. Ce sont eux enfin qui, pendant plus de deux mois, ont partagé, avec les malheureux qui assiégeaient les grilles de l'Hôtel-de-Ville, les vivres qu'on leur distribuait.

Un des premiers soins de Lagrange, après avoir pris le gouvernement militaire de l'Hôtel-de-Ville, fut de s'entourer d'hommes énergiques, sur lesquels il pût compter, et qui contribuèrent puissamment à la formation et à l'organisation de la garde républicaine. C'étaient un ancien capitaine d'état-major au service du Portugal, M. Rey; puis MM. Guyon, Bauder, Thevenin, chargés des écritures de l'expédition des dépêches et des munitions de guerre.

L'énergie qu'avait dépensée le général-gouverneur et les fatigues de trois jours et trois nuits, le jetèrent dans une prostration telle, qu'il dut donner sa démission.

Le même jour, le gouvernement provisoire pourvut à son remplacement en nommant colonel-gouverneur de l'Hôtel-de-Ville, le citoyen Rey, chef d'état-major de Lagrange.

A partir de ce moment, le nouveau gouverneur

s'occupa avec zèle de l'organisation de la garde républicaine. Il lui fit donner des chemises et des souliers, puis une espèce d'uniforme composé du pantalon rouge de l'infanterie, de la blouse bleue en coutil et du képi; il compléta cet uniforme par un équipement formé de la giberne, du fusil et du sabre-poignard.

Le service s'établit avec plus de régularité et les consignes furent plus sévèrement observées.

Quinze jours après, les six postes principaux furent organisés en un bataillon, et ce bataillon divisé en quatre compagnies, appelées un peu plus tard à se donner des officiers par la voie élective.

Cette circonstance raviva les symptômes de discorde qui déjà s'étaient fréquemment manifestés dans le sein de la garde républicaine, surtout au poste des morts, mis à l'index des autres postes pour l'exagération de ses principes démocratiques fortement entachés de communisme. Alors les ambitions se trouvant en jeu, les rivalités travaillèrent dans l'ombre à leur bénéfice et soulevèrent d'affreuses tempêtes. Enfin, malgré mille difficultés, les élections se firent assez paisiblement dans la salle Saint-Jean.

C'est à cette époque qu'un officier, évincé des rangs de la garde, passa avec armes et bagages dans ceux des mécontents pour y fonder un journal en cotillon rouge nommé *la Mère Duchène*.

Il y avait alors à l'Hôtel-de-Ville un homme de cœur et d'intelligence, un homme à larges vues, à

fortes conceptions et d'une probité politique égale à son mérite d'écrivain; cet homme, dont les idées avancées étaient tempérées par la crainte des excès de gens qu'il savait par cœur, était le maire de Paris.

Armand Marrast, qui plus qu'un homme de haute intelligence est encore avant tout un homme de bien, *dans toute l'acception du mot,* Marrast ne tarda pas à entourer la garde républicaine de toute sa sollicitude; il avait compris, d'un premier coup-d'œil, les services qu'elle pouvait rendre à la patrie.

C'est lui qui remplaça la blouse bleue et le pantalon garance par l'uniforme qu'elle porte aujourd'hui et qu'elle quittera demain.

Cette nouvelle tenue fut composée de la manière suivante : la capote à revers bleus ou rouges avec passe-poil rouge, patte blanche et macaron rouge de chaque côté du collet. Épaulettes de laine rouge à torsades blanches, aiguillettes rouges, pantalon bleu avec une large bande rouge, un bicorne d'après le modèle de 93, et orné d'une flamme rouge.

La garde républicaine, il ne faut pas se le dissimuler, avait été formée dans son principe d'éléments tellement hétérogènes, que, livrés à eux-mêmes, ils auraient pu remonter au chaos.

Peu à peu, avec une grande habileté et des précautions plus grandes encore, le colonel Rey parvint à écumer ce qu'elle renfermait de moins pur. Plusieurs

gardes furent congédiés. Ainsi que nous l'avons dit, le *poste des morts* professait généralement des idées et des principes réduits à la dernière expression du communisme; le colonel Rey surveillait sans relâche les hommes qui en faisaient partie. Parmi ceux-là, il y en avait un certain nombre qui étaient affiliés au club Blanqui. C'était eux qui, de concert avec les Montagnards, faisaient en armes la police de ce club.

L'occasion, longtemps attendue de les expulser du corps, se présenta bientôt. La grande manifestation du Champ-de-Mars en fournit le prétexte.

Au moment où la colonne des cent mille ouvriers rassemblés marchait sur l'Hôtel-de-Ville, la garde républicaine reçut l'ordre de prendre les armes pour le défendre; mais au même instant le colonel Rey fut averti que des hommes du poste des morts avaient eu le soin d'introduire de la terre dans le canon des fusils de la plupart de leurs camarades.

Le colonel n'hésita pas à changer l'ordre de ses dispositions; il assigna aux hommes du poste des morts une place spéciale pour la défense de l'Hôtel-de-Ville, et plaça en observation près d'eux une compagnie de cinquante gardes dévoués, avec ordre de les fusiller par derrière au moindre mouvement de trahison.

Le lendemain, vingt-deux hommes composant le poste mis en état de suspicion furent expulsés de la garde républicaine.

Quelques jours après, le bataillon de la garde répu-

blicaine, augmenté de deux cents hommes, compta deux bataillons de plus.

La mémorable journée du 15 mai et l'envahissement de l'Hôtel-de-Ville ont puissamment contribué au licenciement et à la réorganisation de la garde républicaine. Parcourons à vol d'oiseau les diverses phases de cette journée qui occupe une grande page de l'histoire de la révolution de 1848.

Depuis plusieurs jours, les meneurs et certains présidents de clubs avaient organisé une solennelle manifestation en faveur de la cause polonaise. Cet hommage rendu à la mémoire d'un peuple héroïque n'était qu'un prétexte. La bannière de la malheureuse Pologne, arborée par l'émeute, devait servir d'étendard aux ambitions des ennemis de l'Assemblée nationale. Le pouvoir exécutif, averti du mouvement qui devait avoir lieu dans la journée, avait pris des mesures tardives et malheureusement insuffisantes pour le prévenir ou pour l'arrêter. La colonne, partie à onze heures de la place de la Bastille, se déploya lentement sur les boulevards qu'elle parcourut aux cris de vive la Pologne! et s'avança, sans grands désordres, vers la place de la Concorde. A deux heures, elle était en vue du palais de l'Assemblée nationale. Après un moment d'hésitation de la part des chefs commis à la garde de l'Assemblée, la tête de la colonne se trouva assez forte pour se frayer un passage à travers les troupes, et s'élança dans la salle,

où peu de temps après le citoyen Huber, envahissant la tribune, prononça ces fameuses paroles : « Au nòm du peuple, je déclare que l'Assemblée est dissoute. »

Pendant ce temps-là, que se passait-il à l'Hôtel-de-Ville? Le colonel Rey, informé que les envahisseurs de l'Assemblée nationale se portaient sur l'Hôtel-de-Ville pour y former un nouveau gouvernement, fit battre le rappel et rassembla la garde républicaine, qu'il dispersa par divisions de trois cents hommes dans les trois cours de l'hôtel, avec ordre de se porter au premier étage en cas d'attaque. Plusieurs bataillons de la garde nationale, convoqués dès le matin, formant un effectif de huit mille hommes environ, s'étaient rangés en bataille sur la place, et en colonnes serrées, pour barrer le quai. Quelques troupes de ligne occupaient les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville.

Vingt minutes s'étaient à peine écoulées depuis l'annonce de l'arrivée de la colonne qu'elle atteignait l'angle de la place et se trouvait face à face avec la garde nationale qui n'avait qu'une chose à faire pour l'arrêter... croiser la baïonnette. Il n'en fut rien. Un simple coup de fusil tiré par hasard, et dont la balle vint blesser un garde national à la cuisse, fut le signal d'une panique générale. Les gardes nationaux, se dispersant dans toutes les directions, livrèrent le passage à leurs adversaires qui arrivèrent aussitôt au pas de course à la grille de l'Hôtel-de-Ville.

La grille était fermée. Alors, le colonel Rey, qui se trouvait à l'intérieur de la cour, monta sur la serrure et harangua la foule.

« J'ai un devoir pénible à remplir, dit-il : celui de défendre l'Hôtel-de-Ville. Vous me connaissez, et vous devez savoir qu'il faudra passer sur mon corps pour arriver ici.

— Ouvre-nous, lui disait Barbès, qui se trouvait, ainsi que l'ouvrier Albert, à la tête de la colonne, ouvre-nous; l'Assemblée nationale est dissoute; il n'existe plus de gouvernement, et nous sommes dans la même situation qu'au 24 février. Ouvre-nous, Rey; laisse-nous sauver la France et la république... tu mériteras bien de la patrie!

— Non, Barbès, je n'ouvrirai pas, répondit Rey. Si tu as des ordres, montre-les-moi; montre-moi une ligne écrite par la main d'un des membres de la commission exécutive, sans cela je me ferai tuer ici pour défendre l'entrée du poste qui m'est confié.

— Au nom de l'amitié, Rey, ouvre-moi, ouvre-moi.

— Tu n'es plus mon ami, car tu me proposes une lâcheté! tu n'es plus mon ami, car tu veux me déshonorer. Retire-toi! »

Mettant fin à ce colloque, qui est de la plus grande exactitude, le colonel Rey avait à peine fait quelques pas pour appeler à lui les deux cents hommes de la garde républicaine campés dans la cour du Centre, que la grille plia sous la pression d'une main inconnue, et

que le peuple aussitôt roula comme une avalanche dans le grand escalier.

« Emparez-vous de Rey, s'écria Barbès, mais ne lui faites aucun mal; empêchez-le d'agir, sans cela nous sommes perdus. »

Mais le citoyen Guyon, appuyé par six gardes républicains, le dégagea dans la partie supérieure du grand escalier sous le vestibule.

Sur les trois ou quatre mille personnes qui s'introduisirent dans l'Hôtel-de-Ville, cinq cents à peu près montèrent au premier étage pour y former le nouveau gouvernement provisoire.

Il s'en trouvait parmi quelques-unes très-hostiles à Armand Marrast : « *Il faut en finir avec lui*, disaient-elles, *il faut lui casser la tête; cherchons-le*. »

Le citoyen Guyon, qui entendit ces propos, expédia immédiatement vingt gardes républicains dans la galerie et quinze à la porte des grands appartements avec la consigne de se faire tuer plutôt que d'en livrer l'accès.

Pendant ce temps, la garde républicaine faisait évacuer la cour Louis XIV encombrée par trois mille personnes écoutant de violents discours prononcés par des orateurs qui s'étaient fait une tribune du cheval du grand roi.

Cette cour était déjà évacuée lorsque, de tous les quartiers de Paris, arrivèrent en colonnes serrées les nombreux bataillons de la garde nationale, levée

comme un seul homme pour défendre et venger l'inviolabilité de l'Assemblée nationale. Quelques instants après cinquante personnes différentes se disputaient l'honneur d'avoir arrêté Barbès.

La garde républicaine est la tige principale de deux autres branches qui, après avoir subi diverses modifications, ont fini par se relier entre elles et former un seul et même corps.

Désignées par le nom de *Lyonnais* et de *Montagnards*, ces compagnies, commandées par des chefs différents, relevaient cependant de la même autorité. Elles étaient composées d'anciens militaires, d'anciens détenus politiques et d'un certain nombre de militaires qui, dès le 24 février, étaient venus se mettre à la disposition de Caussidière, pour faire le service de Paris si nécessaire, si difficile. Alors tous les rouages de la police venaient d'être brisés par la violente commotion de février. Ces diverses catégories d'hommes s'organisèrent aussitôt en compagnies sous les dénominations de : *Lyonnaise, 24 février, Morisset, Saint-Just, la Liberté,* etc., et prirent possession, les Montagnards, de la Préfecture de police, les Lyonnais, du Temple.

Les Montagnards ainsi que les Lyonnais desservaient plusieurs casernes et occupaient divers postes célèbres dans l'histoire de la révolution de février. Les premiers gardaient la caserne Saint-Victor et le fameux hôtel de la *Commune de Paris*, rue de Rivoli, n° 16; les seconds étaient casernés au quartier des Célestins. Les

uns et les autres avaient adopté la même tenue, blouse bleue, ceinture rouge, une énorme cravate rouge jetée autour du cou et un brassard de la même couleur noué au bras.

Ces différents corps, animés de bonnes intentions et dévoués corps et âme aux nouvelles institutions qu'ils avaient conquises sur les barricades, présentaient de graves éléments de désordre. Outre la nature plus que légère des éléments primitifs de leur création, on eut à déplorer le mode qui présida à la formation des cadres d'officiers. La voie élective produisit cela de fâcheux que quelques bons choix se trouvaient absorbés, annihilés complètement par l'ensemble des votes.

De là, sans doute, d'un côté les tendances au retour d'une époque terrible, et de l'autre les justes craintes répandues dans le sein de la population qui, traditionnellement, en avait conservé le lugubre souvenir.

Là où il fallait rassurer on intimida, là où l'unité seule devait exister, on vit régner la division; l'ordre n'était qu'à la surface, l'anarchie débordait la situation de toutes parts, malgré la main ferme et l'énergique volonté de Caussidière. Une réforme était nécessaire, mais son heure n'était pas venue. Attendons quelques jours encore, et une main habile, vigoureuse, une main bronzée au soleil de l'Afrique, viendra prendre les rênes de cette garde qui sera plus tard un corps d'élite dans l'armée française.

Cependant telle qu'elle était organisée, la garde républicaine rendit dès les premiers jours d'énormes services à la cause de l'ordre; services difficiles, dangereux même, et dont ils s'acquittèrent honorablement, nous devons le dire.

La dévastation s'était organisée sur une vaste échelle dans les environs de Paris. Des bandes nombreuses promenaient partout la torche de l'incendie. Livrés à l'anarchie, Neuilly, Rueil et bien d'autres localités se trouvaient exposés au pillage; la désolation et la peur étaient à leur comble, on se croyait déjà reporté aux plus mauvais jours de 1793; c'était la terreur moins l'échafaud. Dans cet état de choses, la garde républicaine ne faillit pas un moment à son rôle de gardienne des droits communs. Elle se mit en campagne, et après deux jours et deux nuits de battues, elle mit fin au fléau dévastateur en ramenant un très-grand nombre de prisonniers.

Plus tard, les malfaiteurs établissent leur quartier-général sous le canon de Vincennes, qu'ils bravent dans le bois qu'ils infestent; la garde républicaine demande elle-même à marcher contre eux. Vingt hommes suffiront; ils partent et ils ramènent soixante prisonniers : trois pour un.

Plus tard encore, des hommes sans nom, le pépin de la garde républicaine, dont les Montagnards sont le noyau, ne veulent pas abandonner le château des Tuileries, qu'ils habitent depuis trois semaines. La vie



Le commandant Baillemont.

leur paraît douce et facile; car c'est une vie de plaisirs et de fêtes. Pour table, ils ont celle qui a servi pendant dix-huit années la corruption aux appétits ambitieux des courtisans; pour salon, ils ont la salle des maréchaux de France; pour estaminet, la salle du trône où Louis XIV et Napoléon ont passé avant eux.

Puis le sommeil de la nuit leur paraît si bon entre les rideaux de velours et de soie qui ont abrité de jeunes et belles princesses; les riches tapis des Gobelins deviennent si moelleux sous leurs pas que le sommeil et le pavé de la rue leur semblent durs, et qu'il leur est difficile de renoncer volontairement à de si gracieux loisirs.

C'est encore la garde républicaine, sous les ordres du commandant Martin, qui reçoit la mission de les congédier. On sent tout ce qu'il lui a fallu dépenser de prudence et d'énergie pour les amener à composition; et pour cela les membres du Gouvernement provisoire ont dû parlementer avec eux et subir des conditions.

Plus tard toujours, le terme du mois d'avril arrive, terme fatal pour les locataires; car le commerce est mort et l'argent est rare. Cependant il en faut aux propriétaires pour payer leurs impôts, augmentés dans une effrayante proportion. Les locataires arborent en signe de menace le sinistre drapeau noir sur les maisons des propriétaires exigeants. La garde républicaine accourt, et partout elle rétablit l'ordre par de

sages et légitimes concessions, qu'elle provoque et opère de part et d'autre.

Dans la rue des Marais, un malheureux propriétaire supplie un locataire d'accepter le congé qu'il lui donne avec l'abandon absolu de deux termes échus; le locataire refuse :

« Donnez-moi 10 francs, dit-il, pour mon déménagement, sinon, comme cet appartement *est à mon gré, bon gré mal gré j'y resterai.* »

Le propriétaire s'irrite de ces conditions, qu'il trouve dures; la discussion s'engage, les groupes se forment, une patrouille de gardes républicains arrive, et leur commandant dissipe les attroupements en donnant de ses deniers la somme de 10 francs, cause première de la difficulté.

Cependant ces hommes si généreux, si sympathiques et si dévoués à leur consigne deviennent indomptables hors de leur service. Alors ils ne connaissent plus l'autorité des chefs qu'ils se sont donnés; ils les mettent aux arrêts, les cassent même et en nomment de nouveaux. Les scènes les plus bizarres, les plus extraordinaires se passent dans leurs divers quartiers. Le drame broche sur le comique, qui lui-même est dépassé par le burlesque.

Aux Tuileries, les Montagnards se donnent un bal, auquel ils assistent parés et couverts des habits des princes. Les plus jeunes d'entre eux, transformés en princesses, remplissent le rôle des femmes.

Aux Célestins, ils fouillent les tombeaux des moines, et découvrent des corps dont l'embaumement rendrait jaloux les clients de M. Gannal.

Une nuit, cette caserne s'illumina comme par enchantement; minuit sonna, et tout à coup des cris de mort s'élevèrent contre le commandant Morisset, condamné au supplice de la strangulation. Mais ce commandant, peu flatté de ce genre de mort, avait eu la précaution de se mettre à l'abri; ils le cherchèrent vainement partout. Furieux de voir que leur victime leur avait échappé, ils se dépouillèrent de leurs vêtements, et se mirent à exécuter autour de l'arbre de la liberté une danse des plus sauvages. Cette nuit-là, ils ont profané le magnifique chant de Rouget de Lisle.

Les Montagnards casernés à la Préfecture de police n'étaient guère mieux disciplinés. Les scènes les plus étranges se passèrent également parmi eux ; la plus importante cependant est celle qui se rattache aux événements du 15 mai.

Pendant que le corps principal de la garde républicaine, chargé de la défense de l'Hôtel-de-Ville, fait acte de dévouement et repousse l'émeute bondissante qui s'était répandue dans l'intérieur de l'Hôtel, les Montagnards, retranchés à la Préfecture, oubliés à dessein peut-être et ne recevant aucun ordre, avaient cru devoir conserver une attitude expectante et passive. L'émeute, qui peut-être avait compté sur eux, ne les vit point à son avant-garde; l'ordre de choses

menacé ne les compta point non plus dans les rangs de ses défenseurs. De là provint sans doute l'explosion de colère qui, depuis si longtemps, bouillonnait dans le cœur de la garde nationale, et qui le lendemain éclata contre eux comme une bombe.

Les bruits les plus contradictoires à leur endroit se répandirent dans Paris. Ils méconnaissaient, disait-on, l'autorité du vœu national en contestant le pouvoir aux députés que la France avait choisis pour ses représentants. Satellites damnés de l'idée républicaine fond rouge et des plus foncés, ils étaient barricadés dans l'intérieur de la Préfecture, et s'apprêtaient à soutenir le siége. On disait encore que, décidés à la résistance extrême qui ne s'arrête qu'à la mort, ils avaient juré de mourir jusqu'au dernier.

Aussitôt le tambour bat le rappel; enivrés par le facile succès de la veille, la garde nationale rallie ses légions, la garde mobile et la ligne préparent leurs armes; puis ligne, mobile et garde nationale s'avancent en masse vers la Préfecture. Six pièces de canon sont dressées en batterie contre la porte principale; les servants sont debout près d'elles et mèche allumée. La collision paraît imminente; elle sera terrible!

Il y a sept cents hommes armés jusqu'aux dents, et ces hommes sont prêts à la résistance. Cependant on se décide à entrer en pourparlers. Plusieurs membres du pouvoir exécutif sont introduits près d'eux, et les

engagent à rendre leurs armes et à quitter la Préfecture. Ils s'y refusent.

« Nous ne sommes point des rebelles, disent-ils, nous sommes soldats, et nous laisser désarmer serait une lâcheté; nous sommes républicains ni plus ni moins que vous; si l'ordre nous avait appelés hier à la défense du pouvoir attaqué, nous nous serions fait tués tous au besoin pour lui. Sourds à la voix de l'émeute qui nous appelait à elle, nous sommes restés fidèles à celle de l'ordre, qui cependant méconnaissait nos intentions, les injuriait même en nous oubliant à l'heure du danger.

— N'importe, leur fut-il répondu, il faut déposer vos armes et quitter la Préfecture. »

Les Montagnards persistent énergiquement dans leur refus. Ils déplorent le sang qui sera versé, mais ils préfèrent la mort du soldat au déshonneur.

« Nous voulons bien quitter la Préfecture, ajoutent-ils, mais non comme des traîtres ou des vaincus, non la nuit comme des voleurs; nous sortirons avec nos armes, pour nous rendre aux différents quartiers qui nous seront désignés. »

Enfin on tombe d'accord; les Montagnards, pleinement justifiés de leur conduite de la veille, abandonnent l'hôtel de la Préfecture, non point en vertu d'une capitulation, mais en soldats qui changent de garnison.

Quelques jours après, par un décret du 20 mai, la garde républicaine proprement dite, le bataillon de

l'Hôtel-de-Ville, le bataillon des Lyonnais casernés au Temple et les Montagnards furent licenciés.

Une commission fut immédiatement nommée par le ministre de l'intérieur pour réorganiser sur une autre base cette garde qu'elle devait porter à un effectif de deux mille hommes de pied et six cents hommes de cavalerie.

Cette commission fut ainsi formée :

Armand Marrast, maire de Paris, président; Damesme, colonel au 11e léger; Besme, major au même régiment; Rebillot, colonel de la gendarmerie de la Seine; Hingray, représentant du peuple ; Labeylonie, adjoint au maire du 5e arrondissement ; les citoyens Simonet et Charpentier, délégués de la Préfecture de police, et le capitaine du génie Baillemont, secrétaire de la commission et délégué par le ministre de l'intérieur.

Dès les premières séances les membres de la commission arrêtèrent que la garde républicaine serait portée à un effectif de deux mille deux cents hommes de pied, divisés en trois bataillons, et quatre cents hommes de cavalerie, divisés en quatre escadrons; ils arrêtèrent en même temps les différents genres de services auxquels cette garde devait être affectée, à savoir :

La garde de l'Hôtel-de-Ville, de la Préfecture de police, du ministère de l'intérieur, le service intérieur des spectacles, et l'occupation des postes situés dans

les communes de la banlieue les jours de bal. Elle devait être dispensée de tout service intérieur pour les bals et concerts, soit publics, soit particuliers; celui des prisons et des tribunaux était retiré de ses attributions pour passer dans celles de la gendarmerie. Enfin, il fut décidé qu'elle pourvoierait au service des fêtes publiques, concurremment avec les troupes de ligne.

Cette organisation, adoptée par le pouvoir exécutif, fut immédiatement insérée au *Bulletin des lois*. Le citoyen Raymond fut nommé colonel de la nouvelle garde républicaine et prit spécialement le commandement de l'infanterie.

Le colonel Raymond, condamné pour cause politique à la peine de mort par les conseils de guerre, est le modèle de la probité et du courage militaire. Chef de bataillon au 61[e] de ligne, il a laissé les plus vifs regrets dans ce régiment qui l'aimait comme père et l'estimait comme chef, ce régiment, brave entre les plus braves régiments, dont le chiffre est inscrit en traces indélébiles sur la pierre romaine et sur le granit de l'Atlas. Sa noble, belle et bonne figure, son sang-froid au milieu du danger, rappellent ces anciens officiers de l'empire que la gloire semblait avoir taillés exprès pour les offrir, sur le piédestal de la France, à l'admiration de la postérité.

La garde républicaine, ainsi reconstituée, comptait dans ses cadres un grand nombre d'officiers distin-

gués : les uns avaient gagné leurs épaulettes à la pointe de l'épée dans les plaines brûlantes de l'Afrique, les autres les obtinrent en récompense, en réparation peut-être de longues souffrances subies dans les prisons politiques.

Cependant il manquait encore un chef à la garde républicaine; l'armée d'Afrique le lui donna, à regret, sans doute, puisqu'elle perdit un de ses meilleurs officiers. M. Paul-Edouard de Vernon, le plus jeune d'une famille toute militaire, arrivé à Paris le 23 avril, fut nommé, le 9 juin, lieutenant-colonel de la garde républicaine, et prit aussitôt le commandement de la cavalerie.

La garde républicaine qui compte dans ses rangs, ainsi que nous l'avons déjà dit, un grand nombre de soldats d'Afrique, la garde tout entière applaudit avec enthousiasme à l'excellence de ce choix. En effet, nul officier n'était plus digne de commander ce corps d'élite.

Né dans la Bretagne, la pépinière des forts et des vaillants, le colonel de Vernon est le type de l'honneur, la personnification de la vertu militaire ; son nom est écrit à chaque page de l'histoire de l'Afrique. Il n'a pas quarante ans et il compte trente-six campagnes. Il a été cité huit fois à l'ordre du jour de l'armée, et sept fois encore pour sa valeur et les services rendus à la patrie.

Après s'être particulièrement distingué sous les murs de Bougie et de Constantine, à l'expédition du Biban et au col d'Oued-Beham, il prend pour témoins

de sa valeur les montagnes des Beni–Ourach. Plus tard il se retrouve dans le pays des Sendjess, au col de Bab–Messema, à Ibea, et, comme partout, il donne à ses amis, comme aux ennemis, l'exemple de la bravoure et de l'intrépidité.

Dès-lors la garde républicaine ainsi constituée fit espérer à la patrie un dévouement qui, quelques jours après, s'éleva à la hauteur des circonstances.

CHAPITRE II.

Situation de Paris le 22 juin. — Prélude d'insurrection. — Préparatifs de combat. — Scène du Panthéon. — Nuit du 22 au 23. — Le rappel. — La porte Saint-Denis. — Premiers coups de feu. — La Garde républicaine. — Harangue du commandant Baillemont. — Première barricade. — Le commandant Tricotel. — Dispositions militaires de la Garde républicaine. — Mouvement en avant. — Opérations du commandant Lebris. — La barricade de la rue du Faubourg-du-Temple. — Défection partielle de la Garde nationale. — Rappel à l'honneur. — Position difficile. — Le commandant Lebris frappé à mort. — Le général Bedeau. — Belle harangue. — Modération et courage du colonel de Vernon. — Paroles de conciliation. — Enlèvement des barricades. — Scène touchante. — Belles paroles du commandant Baillemont. — Le capitaine Mathieu. — Un coup de poing. — Présence d'esprit. — Acharnement de la lutte. — Le général Cavaignac investi du commandement suprême. — Rôle des représentants du peuple.

Sur ces entrefaites, les craintes d'insurrection dirigées par l'excitation des esprits, et les sourdes menées des conspirateurs à l'état de prévision arrivaient à la veille d'une fatale et sinistre réalité. Les rassemblements nocturnes de la Porte-Saint-Denis, cette sentinelle avancée de l'émeute, étaient un défi jeté chaque soir aux défenseurs de l'ordre par les satellites payés, par les dupes ou les chefs d'un mouvement irrésistible qui entraînait la république sur la pente sanglante des journées de juin.

En effet, les cris incessants de : *Vive Barbès ! vive Blanqui !* répandus dans la foule, formulaient une protestation et constituaient une menace permanente contre les résultats du 15 mai. Les partis étaient en

présence. D'un côté, la garde nationale, irritée du présent, effrayée de l'avenir; irritée par la perte du crédit et de la confiance qui avaient déserté les boutiques, les manufactures et les comptoirs de la bourgeoisie; effrayée par les éventualités d'un avenir plein d'orages. D'un autre côté, le parti des mécontents, des non-satisfaits, grossi par de nombreux ouvriers des ateliers nationaux dirigés sur les provinces, et par ces masses d'hommes sans nom qu'on voit surgir au jour des grandes catastrophes.

Entre ces deux partis, formés l'un et l'autre d'éléments divers, quelques jours de calme et de sommeil s'écoulèrent; mais c'était ce calme pesant et lourd qui précède les tempêtes, ce sommeil de plomb que réveille toujours un affreux coup de tonnerre!

Dans la soirée du 22 juin, une masse énorme de promeneurs, élégamment vêtus et parés, encombrait les boulevards; mais cette foule était inquiète et silencieuse; elle portait empreinte sur le visage l'appréhension de la lutte que couvait l'ombre de la nuit. Sur d'autres points, les ouvriers des ateliers nationaux, qui avaient opposé un refus énergique à l'ordre de départ qu'ils avaient reçu pour les départements du Centre, où des travaux leur avaient été préparés, cherchaient à gagner à la cause de leur résistance la fibre populaire si facile à émouvoir, si prompte à égarer.

« Nous sommes trahis, disaient-ils! on nous envoie loin de Paris... de Paris, que nous avons seuls rendu libre et républicain. On nous exile dans des contrées où la misère et la maladie nous attendent; on nous berce, comme toujours, de fallacieuses promesses, et les intrigants escamotent à leur bénéfice le succès des barricades de Février, le prix du sang du peuple. A eux les honneurs, les places, les dignités, la fortune, car ce sont les heureux et les adroits du lendemain; mais à nous, hommes de la veille, les sueurs du travail, les privations de la misère et les douleurs de l'exil!.. »

Ainsi disaient ces hommes; et prêtant aux lèvres du ministre des travaux publics des paroles impossibles, des paroles qu'elles n'ont jamais prononcées, ils recrutaient de nombreux renforts dans les rangs de la crédulité publique.

Pendant ce temps-là, d'autres masses agglomérées, faisant corps, rangées en ligne, parcouraient le faubourg Saint-Germain et s'avançaient en bon ordre sur la place Saint-Sulpice, où les attendaient de nombreux groupes d'hommes qui, se mettant à l'avant-garde, se dirigeaient rapidement, à la sombre clarté des torches, vers le Panthéon.

Lorsqu'ils furent arrivés à la hauteur du monument, le cri de *halte!* se fit entendre, et un homme, un chef sans doute, montant sur une borne, lança avec une farouche énergie des paroles fatales, terminées par un

appel aux armes et un rendez-vous donné pour le lendemain.

Ce n'était que quelques heures d'attente. L'insurrection, impatiente et contenant à peine des efforts longtemps comprimés, mit à profit les heures qui la séparaient du signal de l'attaque. Pendant que les hommes préparaient leurs armes, les femmes fabriquaient de la poudre et fondaient les balles, se servant, pour cette œuvre de destruction, de tout ce qui pouvait recevoir et contenir quelques gouttes de plomb ou d'étain fondu.

Dans leurs mains, les dés à coudre devinrent des moules, et leurs doigts, se faisant les auxiliaires de la mort, se consacrèrent sans relâche à ces préparatifs impies de la guerre civile.

De jeunes filles au front pur et naïf, aux lèvres innocentes et rieuses, des enfants mêmes, les aidaient dans ce travail de mort, tandis que plus loin, dans la rue, d'autres femmes et d'autres enfants choisissaient la place des barricades et remuaient dans leur alvéole les pavés de la voie publique.

Pendant ce temps-là, Paris dormait dans une fatale sécurité. Confiant dans la pensée suprême qui devrait veiller toujours, il dormait encore lorsque de nombreuses barricades s'élevaient sans obstacle et sans résistance à ses portes, dans les rues des faubourgs Saint-Jacques et Saint-Marceau, dans les quartiers de l'Hôtel-de-Ville, Saint-Denis et Saint-Martin.

A neuf heures, le tambour battit le rappel pour réunir deux bataillons par légion; à dix heures, il battit la générale pour convoquer la garde nationale tout entière.

A onze heures, des coups de feu se firent entendre, et le combat s'engagea entre une compagnie de la 2e légion de la garde nationale et les insurgés, qui s'étaient retranchés derrière les formidables barricades de la Porte-Saint-Denis. A midi, la garde républicaine, impatiente de mesurer son courage et de donner à la patrie des gages de son dévouement, reçut l'ordre de quitter le quartier des Célestins. Mais avant de la diriger sur l'Hôtel-de-Ville, le commandant Baillemont, se tournant vers son bataillon, lui adressa ces belles paroles :

« Soldats!

« Le jonr est venu où nous allons être appelés à « soutenir la République. Que ceux d'entre vous qui « marcheraient à regret ou qui ne se sentiraient pas « le courage de combattre sous notre drapeau le di- « sent; je les laisse libres de sortir de nos rangs; car « ceux-là ne sont pas dignes d'être républicains! »

Aucun homme ne sortit des rangs; mais tous répondirent à cette harangue par le cri de : *Vive la république!*

La garde républicaine est sortie de la caserne; elle opère sa jonction, sur le quai des Célestins, avec le

bataillon caserné au quartier des Minimes, et continue sa marche à travers les flots pressés de la population, qui salue son passage par les plus chaudes acclamations. L'enthousiasme est à son comble; on dirait une promenade de fête plutôt qu'une étape de mort. Le colonel de Vernon, commandant en chef la cavalerie, arrive au-devant de la colonne; il admire la belle tenue de ses officiers, la fière contenance des soldats, dont les figures mâles et bronzées lui rappellent les guerriers africains qui si longtemps ont combattu sous ses ordres. A leur vue, une pensée fatale a passé dans son âme, et sinistres comme un éclair, les horreurs de la guerre civile se sont tout à coup déroulées sous ses yeux. « Pourquoi, se dit-il, faut-il jeter en ce jour au feu des luttes impies tant de courage, tant d'énergie, tant de dévouement et d'amour à la patrie! N'importe, il saura remplir jusqu'à la fin ses devoirs de soldat. » C'est en suivant le cours de ces pénibles réflexions qu'il arrive sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Alors le commandant Tricotel, chef du 3e escadron, s'aperçoit qu'une barricade vient de se former sur ses derrières; il se met à la tête de quelques hommes et s'élance au grand galop dans la direction où les insurgés élevaient leur citadelle de pierre. Le citoyen Valtat, vétérinaire en premier, l'accompagne; ils arrivent sur la barricade en criant *vive la république!* Ce cri trouve un formidable écho dans les rangs des révoltés. « Notre cri est le vôtre, leur dit le comman-

dant Tricotel; pourquoi donc cette barricade est-elle élevée contre nous, qui sommes vos frères? » Les insurgés gardent un profond silence; mais leurs mains, devenues inactives, semblent clouées sur leurs préparatifs de défense. Tricotel reprend : « Ne sommes-nous pas tous républicains?

— Oui.

— Ne devons-nous pas tous marcher sous le même drapeau?

— Oui.

— Et regarder comme traître à la patrie l'insensé qui se révolte contre elle?

— Oui.

— Que voulez-vous?

— Des réformes.

— Vous les aurez... attendez... ne marchez pas plus vîte que le temps, l'avenir réalisera vos espérances; fermez donc votre cœur et vos oreilles aux ambitieux qui vous égarent et qui veulent moins que la république; croyez en nous, qui sommes vos frères, et aidez-nous à détruire cette barricade, qui serait une frontière ennemie entre nous. »

Un instant après, la barricade était renversée par les mains mêmes qui venaient de les élever. Mais ce n'était pas le compte des chefs de l'émeute. « Aux armes! les démocrates, s'écrient-ils, aux armes! » Et prenant la fuite, ils se dispersent dans diverses directions pour renouveler sur d'autres points les tenta-

tives échouées devant le courage et la présence d'esprit du commandant Tricotel.

Le moment est arrivé pour la garde républicaine; elle va recevoir son baptême de sang; la gloire est là qui se recueille pour le lui consacrer. En attendant, elle se prépare et prend ses positions. La 1re compagnie du 1er bataillon, sous les ordres du capitaine Pierson, et la 2e compagnie, sous le commandement du capitaine Vallot, se rangent en bataille à la tête du pont Notre-Dame, faisant face à la rue de la Cité; la 3e compagnie, commandée par le capitaine Beaume, occupe la tête du même pont et couvre l'entrée de la rue Planche-Mibray.

La 1re compagnie du 2e bataillon, capitaine Mathieu, et la 2e, rangées par sections, se préparent à attaquer les barricades élevées dans les petites rues adjacentes jusqu'à l'église de Saint-Merry.

La 3e compagnie regarde en face le quai de la Grève et défend le passage; les 4e, 5e et 6e compagnies, sous les ordres du commandant Tricotel, se massent sur le quai de la Grève, près la rue Geoffroy-Lasnier.

Les 1re, 2e, 3e, 5e et 6e compagnies sont en colonnes, dans toute la largeur du quai Pelletier.

Les trois escadrons de la cavalerie sont au grand complet, et le sabre au poing, rangés en bataille sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

La 4e compagnie du 1er bataillon, capitaine Noé, a reçu l'ordre de rester à la caserne des Grés pour la

défendre; les 5e et 6e compagnies, sous les ordres de leurs capitaines Monteclergeon et Faucher, occupent l'allée des Veuves, aux Champs-Élysées.

La 4e compagnie du 3e bataillon doit protéger la mairie du VIIIe arrondissement, sous les ordres de son capitaine Gaulard.

Telles étaient les dispositions de la garde républicaine, lorsqu'à deux heures le commandant Lebris reçut l'ordre de se porter rapidement, par la rue Saint-Martin, sur les boulevards, pour se mettre à la disposition du colonel de la 5e légion de la garde nationale. Cet officier se mit aussitôt en marche. Tandis que ce mouvement s'opérait, les 2e, 3e, 5e et 6e compagnies du 3e bataillon remplaçaient dans leurs positions les compagnies du 1er bataillon. En même temps, la 1re compagnie du 3e soutenait un bataillon de la 8e légion de la garde nationale, chargée d'enlever les barricades du faubourg Saint-Antoine.

La colonne du commandant Lebris, guidée par un officier civil, s'avança rapidement dans la rue Saint-Martin, qui l'accueillit par les plus vives acclamations. Les hommes serraient la main de ces braves soldats qui marchaient résolument au combat; les femmes les saluaient de la voix et de la main au cri de vive la République! qui retentissait partout comme un signe de victoire. Hélas! pour quelques-uns, c'était le prélude d'une voix de mort!

Lorsque cette colonne parvint à l'extrémité de la

rue, et déboucha sur les boulevards, les gardes nationaux de la 5e légion, ranimés par la présence de ces braves soldats, qui portaient empreint sur leur front le courage d'une résolution à toute épreuve, les saluèrent par les cris mille fois répétés de vive nos frères! vive la garde républicaine!

Le colonel, s'avançant alors vers le commandant Lebris, lui prit la main, et la serrant dans la sienne lui dit :

« On nous avait trompés, commandant; je vois que nous pouvons et devons compter sur la garde républicaine.

— Jusqu'à la mort! » répondit Lebris.

Et dirigeant la pointe de son sabre dans la direction de la rue du Faubourg-du-Temple, il montra au colonel, des barricades qui s'élevaient comme par enchantement sous les mains de l'insurrection.

« Vous rendriez un éminent service à la cause de l'ordre si vous les enleviez, lui dit le colonel.

— Je ne demande pas mieux, répliqua le commandant. Et vous aussi, n'est-ce pas, mes braves? dit-il en s'adressant à ses soldats ?

— Oui! oui! commandant, s'écrièrent d'une seule voix les gardes républicains; mais nous sommes sans capsules et sans cartouches....

— Vous n'en aurez que plus de mérite, mes amis; en avant!

— En avant! » répétèrent les gardes.

Et renforcés par une compagnie de la garde nationale, ils s'élancèrent résolument sur les pas de leur chef.

Sur ces entrefaites, l'adjudant Pontis reçut l'ordre d'aller chercher des munitions à la mairie du Ve arrondissement. Il en revint presque aussitôt sans avoir pu obtenir un seul paquet de cartouches.

Pendant ce temps, le commandant Lebris, à la tête de sa colonne, était parvenu à gagner la rue du Faubourg-du-Temple. Sur ce point, les insurgés avaient élevé une barricade, véritable citadelle de pierre haute et profonde qui semblait défier tous les efforts de l'attaque.

Le commandant Lebris fit faire halte et s'avança seul vers la barricade, derrière laquelle il avait vu briller des épaulettes de la garde nationale; plusieurs officiers se trouvaient en effet parmi les insurgés. L'intrépide Lebris, oubliant le danger de sa position, adressa de vifs reproches à l'un d'eux qui portait les insignes de capitaine, le déclara traître à l'honneur et à la patrie, puis il rejoignit tranquillement sa colonne qui attendait le signal de l'attaque. Mais le commandant Lebris avait reconnu du premier coup-d'œil l'impossibilité d'enlever un retranchement si formidable avec le peu de monde qu'il avait et le manque absolu de munitions.

Il se trouva dès lors dans une de ces positions difficiles où le courage seul ne suffit plus à l'officier pour en sortir.

Marcher en avant eût été folie; battre en retraite

une faiblesse : plus peut-être. Le commandant Lebris envoya chercher des ordres auprès du général de Lamoricière et il attendit.

Sur ces entrefaites, un homme en tenue de l'ex-garde républicaine, le citoyen Nicolaï, arriva au grand trot de son cheval et se dit envoyé par le pouvoir exécutif pour arrêter les insurgés dans leurs mouvements.

« Je vais les haranguer, dit-il, et bientôt vous les verrez eux-mêmes détruire leurs barricades. »

Il partit, revint, mais sans avoir accompli sa promesse.

A six heures, un nombreux corps d'infanterie, conduit par les généraux François et Fouché, arriva à la hauteur de la rue du Faubourg-du-Temple ; en même temps, la garde républicaine reçut des munitions. L'attaque fut aussitôt résolue.

Avant de la commencer, on tente un dernier effort sur l'esprit des insurgés pour les amener à conciliation ; ils repoussent toutes les propositions.

« Ce que nous voulons, disent-ils, c'est du travail ou du plomb ; du travail pour avoir du pain, du plomb pour donner ou recevoir la mort.

— Eh bien, que leur volonté soit faite ! » s'écrie le commandant Lebris. Ils veulent avoir du plomb, qu'on leur en donne.

Alors une pièce de canon est mise en batterie contre la barricade ; les hommes chargent leurs armes. Le signal est donné ; le canon gronde ; la fusillade s'en-

gage acharnée pour tous, mortelle pour quelques-uns.

Lebris s'élance à la tête de ses gardes; il est au pied de la barricade :

« Courage! mes enfants, leur dit-il en élevant son sabre, ils sont à nous.

— Pas encore! » lui répond une voix de l'autre côté des barricades.

Et il tombe grièvement blessé d'un coup de feu tiré à bout portant et reçu en pleine poitrine. Le capitaine Pierson lui succède dans le commandement du bataillon, tandis qu'on l'emporte au Val-de-Grâce, où il est mort après quarante-trois jours de souffrance.

Lebris, issu d'une excellente famille de la Basse-Bretagne, était, bien jeune encore, parvenu, par la puissance de son mérite seul, au grade de chef d'escadron d'état-major. Il passait avec raison pour l'un des meilleurs officiers de l'armée; sa mort est une perte irréparable pour la garde républicaine.

Cependant la barricade tient toujours; elle résiste aux boulets et à la fusillade. Les insurgés qui la défendent se battent avec un courage admirable, avec une énergie digne d'une meilleure cause; leur feu nourri et bien soutenu fait de larges trouées dans les rangs des défenseurs de l'ordre; ils sont pourvus de munitions de guerre, tandis qu'elles vont manquer à leurs adversaires. La garde républicaine a brûlé sa dernière cartouche. Alors le capitaine Pierson fait battre l'as-

semblée ; il rallie ses hommes et les dirige le long du canal du Temple où il prend position.

Au moment où la colonne que nous venons de suivre dans ces diverses opérations s'était ébranlée pour quitter la place de l'Hôtel-de-Ville, le général Bedeau s'était placé sur le front du bataillon serré en masse, et lui avait adressé cette courte mais vigoureuse harangue :

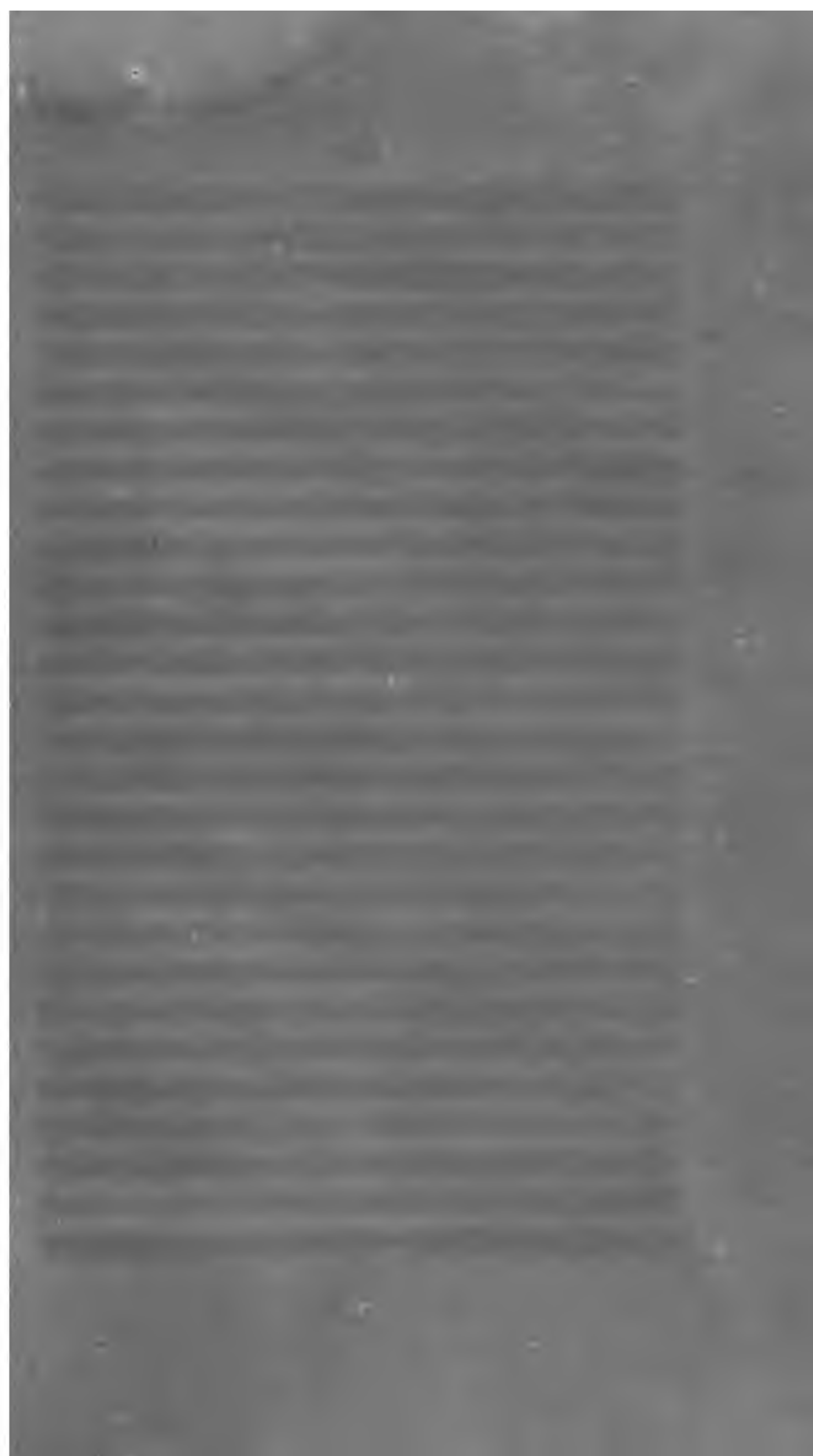
« Soldats de la garde républicaine !

« La République est en péril ; regardez devant vous, « on élève contre elle et sous vos propres yeux de me-« naçantes barricades. Vous portez un nom, soldats « républicains, un nom qui vous donne le droit de « marcher en tête de tous pour la défense de la Ré-« publique. A vous donc l'honneur d'escalader les pre-« miers et d'enlever ces barricades que les ennemis de « la République ne craignent pas d'élever contre leurs « frères... Vive la République !

« Vive la République ! » répond le bataillon d'une seule voix comme l'eût fait un seul homme.

Mais l'honneur de marcher les premiers aux barricades est disputé aux soldats de la garde républicaine, des murmures s'élèvent dans les rangs du 48e de ligne que le général Bedeau a connu en Afrique. Le général les apaise en disant :

« Soldats du 48e, votre tour arrivera bientôt, que votre dévouement se rassure, il y aura des périls et de la gloire pour tous. »





Garde Républicaine, cavalerie : uniforme adopté.

Alors le commandant Baillemont s'apprête à suivre les ordres qu'il vient de recevoir pour se porter en avant; mais désirant encore prévenir l'effusion du sang, et n'écoutant que son courage, le colonel de Vernon s'élance au milieu des insurgés, et il leur adresse avec l'accent du cœur des paroles de conciliation, qui tombent, hélas! sans écho, dans leur foule implacable et menaçante.

« Mes amis, leur dit-il, mes enfants, pourquoi ces armes homicides brillent-elles dans vos mains? Pourquoi et contre qui ces préparatifs de combat? Contre nous? Mais nous sommes vos frères; votre cri de ralliement est le nôtre, *vive la République!* Notre drapeau est le même; nous sommes les fils de la même patrie, ne déchirons pas ses entrailles par le fer impie de la guerre civile. Fermez votre cœur et votre oreille aux trompeuses promesses des hommes qui vous égarent et vous exploitent à leur bénéfice. Frères, voici ma main, donnez-moi la vôtre, et encore une fois vive la République! »

Quelques cris de vive le colonel de la garde républicaine se font entendre; mais une voix perfide les domine et les étouffe par des paroles de Caïn : « Frères, ne les écoutez pas, s'écrie-t-elle; repoussez la main qu'il vous offre, c'est la main d'un ennemi; n'écoutez pas les paroles qu'il vous adresse, elles portent avec elles l'astuce. » Puis, s'adressant directement au colonel, il ajoute : « Tu n'es qu'un aristocrate. » A ce

mot, le cœur du brave africain de Vernon a bondi dans sa poitrine, un éclair a passé dans son regard, et ses lèvres ont jeté à la face de son interlocuteur ces paroles énergiques : « Moi, un aristocrate? Misérable, tu en as menti; moi, le constant ami du peuple, moi, l'un des chefs de la garde républicaine, un aristocrate? Aristocrate! celui qui s'est dévoué corps et âme à la cause sacrée du peuple! Aristocrate! celui qui, pour garder et protéger la fille et la femme de ce peuple qu'on égare, se prépare à verser ce qui lui reste de sang dans les veines, et à reposer ce soir, cette nuit, s'il n'est point mort, son corps meurtri et déchiré sur les pavés humides de la rue. Le soldat d'Afrique, aristocrate! Misérable assassin, arrière; cette main que je t'offrais ouverte, va se refermer pour te punir et me venger! »

Disant ainsi, le colonel de Vernon se replie sur sa colonne, et il donne l'ordre au commandant Baillemont de déployer trois compagnies sur le quai de la Grève, et d'opérer un mouvement en avant. Le commandant Baillemont se réjouit de marcher le premier au feu, en regrettant toutefois au fond de son âme l'égarement fatal dans lequel les malheureux insurgés ont été entraînés.

Arrivé à la tête de sa colonne en face la rue Planche-Mibray, qu'il trouve fermée par une forte barricade, et défendue par une masse imposante de révoltés, il ordonne un mouvement de halte, fait mettre

l'arme au bras à son demi-bataillon, remet lui-même son épée dans le fourreau, et s'avance lentement, seul, tête nue, vers le gros des rebelles qui garnissent le point culminant de la barricade. « Mes amis, retirez-vous, leur dit-il ; » et les insurgés, inaccessibles peut-être à la menace, se retirent devant cette prière, et vont se retrancher derrière une seconde barricade, devant laquelle le commandant Baillemont arrive bientôt après suivi de sa colonne ; elle est également enlevée sans collision ; six autres barricades sont emportées de la même manière.

Les habitants du quartier, les femmes qui s'étaient retirées tremblantes au fond de leurs demeures, reparaissent dans les rues ; les insurgés, revenus sur ce point à de meilleurs sentiments, se mêlent aux gardes républicains, et tous ensemble travaillent d'un commun accord à détruire les barricades et à rétablir la circulation.

On vit alors un spectacle touchant ! Les mêmes hommes qui, quelques minutes auparavant, n'attendaient que l'heure de se déchirer, réunissant alors leurs mains dans une étreinte fraternelle, oublièrent tout à coup leurs rancunes et leurs haines, et confondirent leurs voix dans un seul et même cri, celui de vive la République !

Mêlé à tous les groupes qu'il harangue avec chaleur, le commandant Baillemont exerce sur ces masses faciles une influence justifiée par la puissance de sa pa-

role brûlante et persuasive; le soldat s'est fait orateur; pour lui, le champ de la bataille est devenu le Forum de la place publique. Le commandant Baillemont possède dans sa poitrine républicaine un cœur véhément et généreux, qui communique à ses lèvres magnétiques des inspirations à la hauteur de la position dans laquelle il se trouve; il est jeune et brave, son geste élégant et facile semble fait pour le commandement; sa voix est vibrante et sonore, elle est sûre de ses effets; sa haute taille svelte, élancée, domine la foule; rien qu'en le voyant, on comprend la puissance qu'il doit exercer sur les masses, toujours si faciles à se passionner pour ce qui leur est supérieur.

D'un côté, il leur fait un tableau déchirant des horreurs de la guerre civile, qui arme le frère contre le frère, le fils contre le père, et qui fait la joie de l'étranger. De l'autre, il les encourage, il les exhorte à la patience, il les prémunit contre de perfides conseils. « Comme vous, s'écrie-t-il, nous voulons la république; mais nous la voulons sage, grande, noble et pure; nous ne voulons pas plus l'aristocratie de la blouse que celle du gant jaune; notre charte, notre programme se trouvent dans trois mots, et ces trois mots sont écrits sur tous nos drapeaux, ils sont gravés au front de nos églises et de tous nos monuments : *Liberté, égalité, fraternité!* La liberté sans licence, l'égalité sans catégorie, la fraternité sans distinction. »

Ces paroles, prononcées avec l'accent du cœur, achèvent de désarmer le bras des combattants; sur ce point, l'insurrection est vaincue par la force seule du raisonnement.

Pendant que tous fraternisaient ainsi, une scène d'un genre bien différent se passait plus loin. Un groupe d'insurgés, sourds aux paroles de la réconciliation, avaient entouré le capitaine de la première compagnie, le brave Mathieu. Ce capitaine, d'une bravoure à toute épreuve et longtemps éprouvée sur tous les points du globe, s'était imprudemment engagé parmi les insurgés, qui l'avaient reconnu de suite pour un des plus vaillants défenseurs de l'Hôtel-de-Ville, menacé le 15 mai. Ils l'avaient aussitôt enveloppé et s'étaient rangés autour de lui pour lui faire subir d'odieux traitements, en joignant l'insulte à la menace. Seul, le capitaine Mathieu était calme, impassible au milieu de cette foule irritée et bondissante de colère. Maître de lui, il opposait le plus admirable sang-froid aux cris de mort qui le menaçaient, et regardait sans pâlir les armes dirigées sur sa poitrine; quelquefois, cependant, un sourire de dédain passait sur ses lèvres: « Citoyens, leur dit-il, j'ai vu bien des tempêtes; mais il m'est avis que les tempêtes de l'Océan sont plus belles à voir que celles de la rue... Cependant je vous dirai franchement que les tempêtes de la rue ne m'effraient pas davantage que celles de l'Océan.

— Il nous brave, le scélérat, s'écria la foule.

— Je ne brave que la peur, répondit le capitaine Mathieu, et je la défie d'arriver là... » Disant ainsi, il montrait fièrement sa poitrine mise à nu par la violence de ses adversaires.

Cependant, comme toutes choses, la patience humaine a ses limites; le capitaine sentit bouillonner dans son cœur un sentiment d'indignation, qui bientôt gagna son front et le comprima d'un cercle rouge : « Respectez mon uniforme, dit-il à un homme qui s'approchait pour lui cracher au visage; respectez-le, car c'est celui d'un soldat de la France; arrière, vous dis-je; » et son bras de fer retint à distance l'insurgé qui, se débarrassant un instant après de son étreinte, s'élança sur l'épée du brave Mathieu. « Misérable, s'écria celui-ci, tu veux me désarmer ! » Et il lui lança en plein visage un coup de poing si vigoureusement appliqué, qu'il l'envoya tomber à trois pas contre l'angle d'une barricade, où il se brisa le crâne. Le capitaine fut aussitôt cerné de plus près, et il allait être mis en pièces, lorsque le commandant Baillemont, se précipitant à sa défense, parvint à le délivrer en disant :

« Citoyens, la justice ne se rend pas dans la rue; sainte et sacrée comme la religion d'où elle découle, elle a son sanctuaire et ses ministres ; il ne nous appartient pas d'en être nous-mêmes les dispensateurs sur la place publique ; je vais faire conduire cet officier à l'Hôtel-de-Ville ; je ne vous promets pas qu'il

sera puni, mais je vous donne ma parole d'honneur que justice lui sera rendue. »

C'est ainsi que le sang-froid du commandant sauva le capitaine d'un péril qui n'était pour lui que le prélude des dangers inouis qu'il courut pendant toute l'insurrection.

Tandis que ces faits se passaient aux environs de l'Hôtel-de-Ville, une lutte ardente, acharnée s'engageait sur un grand nombre de points entre les insurgés, d'une part, la garde nationale et la mobile d'autre part.

Tout semblait présager qu'elle serait longue et terrible.

Des barricades s'élevaient spontanément dans les faubourgs Saint-Denis et Poissonnière, depuis la rue de Chabrol jusqu'à la rue Bergère. Vigoureusement attaquées par la troupe de ligne, la mobile et les 3e et 5e légions, elles étaient vaillamment défendues par de nombreux révoltés.

On se battait avec un égal acharnement au faubourg Saint-Antoine et au Marais. Une barricade, d'une profondeur et d'une élévation extraordinaires, défiait dans la rue Culture-Sainte-Catherine tous les efforts dirigés contre elle, et finissait par se protéger d'une seconde barricade dressée par la mort avec des monceaux de cadavres. Les forces qui l'attaquaient avaient été repoussées à quatre reprises différentes; ce ne fut qu'au cinquième assaut qu'elle dut céder de-

vant l'héroïque persistance des défenseurs de l'ordre.

Sur un point opposé, près du Jardin-des-Plantes, dans le quartier Saint-Victor, au faubourg Saint-Marceau, dans la Cité, la collision avait pris des proportions effrayantes; chaque rue s'était transformée en un champ de bataille.

L'insurrection gagnait du terrain; les rangs brisés de la garde nationale, le manque d'ordres et de munitions, ajoutaient au danger de la situation, lorsqu'une nouvelle se répandant avec rapidité dans Paris vint rendre l'espérance aux soldats de l'ordre. Le général Cavaignac, investi par un décret de l'Assemblée nationale du commandement de toutes les forces militaires réunies à Paris, allait se mettre lui-même à la tête des troupes. On assurait aussi qu'un grand nombre de régiments arrivaient à marches forcées des environs de Paris, et que les représentants les mieux aimés et les plus influents joignaient en ce moment même l'autorité de leur présence et le concours de leur courage aux efforts des troupes engagées sur tous les points.

En effet, de braves représentants, en présence de la patrie en danger, s'étaient faits soldats et marchaient au feu, sans autres armes que leur ardent amour pour la France, chargés de paroles de paix et de conciliation.

CHAPITRE III.

La barricade du Petit-Pont. — Attaque. — Horrible décharge. — Blessure du commandant Baillemont. — Intrépidité de l'aide-major Menessier. — Combats. — Horrible blessure. — Derniers adieux. — La plus belle des morts. — Trêve. — Trahison. — Valtat vétérinaire en chef. — Attaque du Petit-Pont. — Les six coups de canon. — Générosité du colonel de Vernon. — Combats du faubourg Saint-Jacques. — Courage du représentant Recurt. — Le colonel de Vernon est blessé. — Belles paroles. — Opérations du capitaine Zehler. — Belle conduite du sergent Ceccaldi. — Mouvements divers. — Les capitaines Lisbonne et Lefort. — Noble attitude de la cavalerie. — Tableau sinistre. — Paris la nuit du 23 au 24 juin.

Parmi les barricades les plus habilement construites, les plus vaillamment défendues, et, nous devons le dire, elles l'étaient toutes avec une incroyable intrépidité, se trouvait celle du Petit-Pont, protégée par d'autres barricades moins importantes.

Cette barricade contrariait singulièrement les mouvements de la garde républicaine, chargée d'opérer sur ce point. Le colonel de Vernon résolut de l'enlever. Il la montre du bout de son épée au commandant Baillemont, qui venait de le rejoindre. Celui-ci a compris. « Colonel, il suffit, dit-il. » Et prenant une compagnie, il lui adresse ces quelques paroles :

« Soldats !

« Vous recommander le courage serait une offense, « presque tous vous avez fait vos preuves en Afrique; « depuis longtemps la victoire a signé vos brevets

« d'honneur. Aujourd'hui, nous combattons sur la « terre de France. Nous avons pour adversaires des « frères égarés, ne l'oubliez pas; soyez humains et « généreux; la valeur dans le combat est le signe dis- « tinctif des braves, la modération dans la victoire en « est la vertu... En avant, marche!.. »

Et faisant mettre l'arme au bras à sa colonne, il se dirige vers les premières barricades, qu'il enlève sans coup férir et sans tirer un seul coup de fusil.

Les insurgés, surpris de son courage et de sa modération, se retirent derrière leur plus forte barricade, où, malgré la promesse faite et la foi jurée, ils préparent leurs armes pour faire feu sur des poitrines découvertes. Le commandant Baillemont s'avance toujours. Tout à coup une horrible décharge se fait entendre, et une grêle de balles partage en deux sa compagnie. Le sang, qui coule à flots, se mêle au ruisseau de la rue; le sol est jonché de cadavres. Le capitaine Cressan et le sous-lieutenant Liémans sont mortellement blessés, le commandant Baillemont est atteint lui-même. N'importe; la barricade est toujours debout, elle se dresse menaçante devant lui. « En avant, les braves, s'écrie-t-il, et à la baïonnette! » Mais arrêtés par la pluie de plomb qui les décime, les gardes républicains se sont dispersés en bon ordre pour se garantir par les accidents du terrain. Encadrés dans l'angle des portes, ils engagent un combat de tirailleurs, combat fatal, où tout le désavantage est

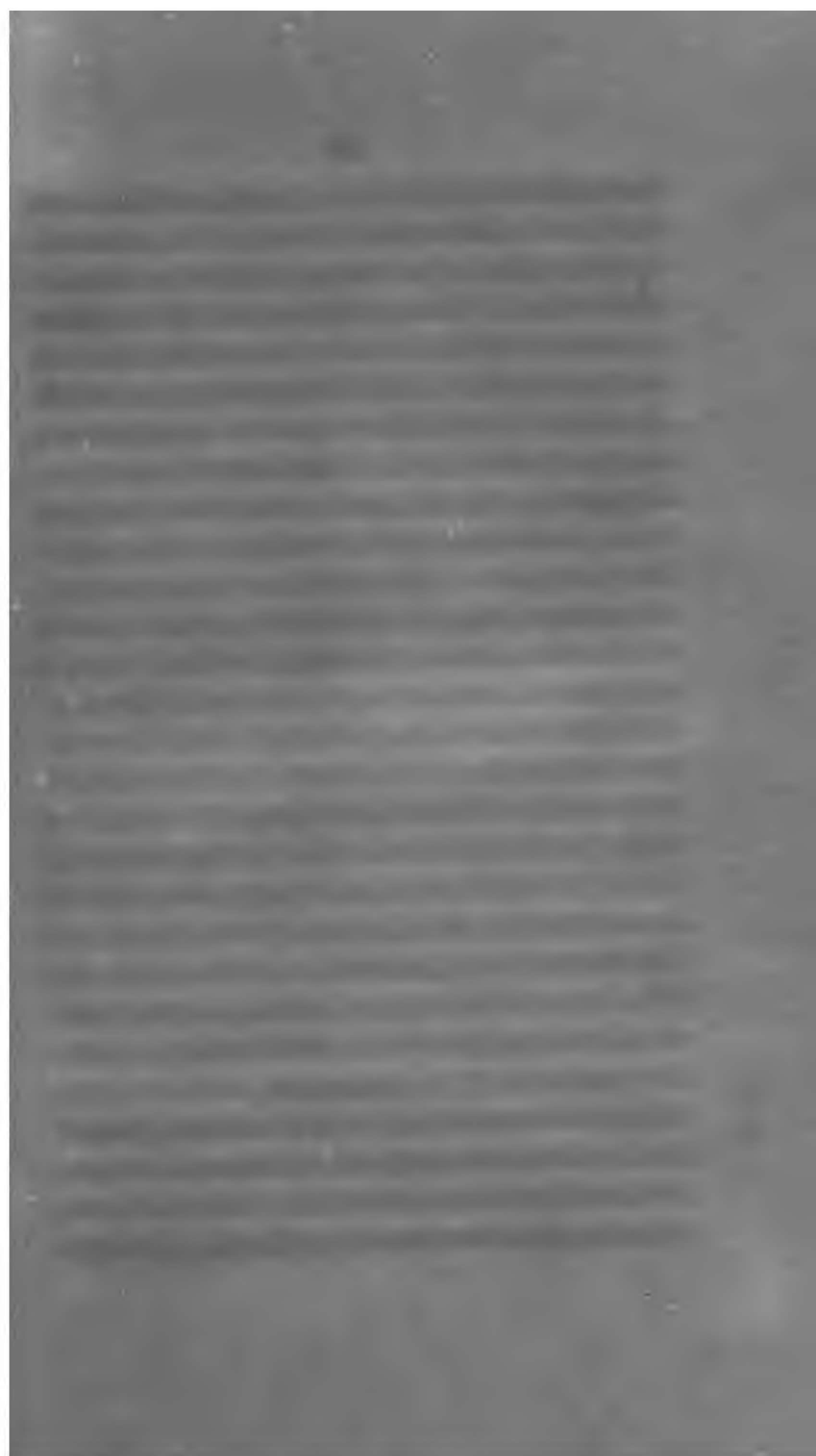
contre eux, car que peuvent leurs balles contre une citadelle de granit et des murailles de grès.

Le commandant Baillemont, haletant, couvert de sang et de sueur, veut se précipiter, l'épée à la main, sur la barricade; mais il est arrêté par le sous-lieutenant Lacoste et deux hommes de sa compagnie, dont l'un est le garde Lenfant. Ces braves gens entourent leur chef; ils lui font un rempart de leurs corps, et lui représentent que vouloir attaquer de front la barricade, c'est s'exposer à une mort certaine sans résultat. Pendant ce temps, moins long que celui que nous mettons à le décrire, les insurgés s'emparent des barricades enlevées précédemment, ils les couronnent de baïonnettes, et les gardes républicains se trouvent pris tout à coup entre deux feux. Par cette opération, habilement conçue, plus rapidement encore exécutée, le groupe où se débat le commandant Baillemont devient le point de mire des insurgés. La retraite est impossible; l'inaction est un danger presque aussi grand que celui de l'attaque. Baillemont n'hésite plus; suivi des hommes qui n'ont pu le retenir, et parmi lesquels se fait remarquer par son courage un simple garde, un enfant, Gustave de Vernon, neveu du lieutenant-colonel, Baillemont s'élance de nouveau sur la barricade et tombe au même instant frappé à la tête par un coup de feu tiré presque à bout portant par un insurgé nommé Masin, ex-sergent de la garde républicaine. Alors l'intrépide et intelligent chirurgien

aide-major Menessier, qui a déjà rendu tant et de si grands services, s'élance avec courage, se précipite à travers le double feu des insurgés, enlève le commandant Baillemont et l'arrache à une mort certaine; ensuite il le fait transporter à l'Hôtel-de-Ville, soutenu par le garde Lenfant, qui ne veut point l'abandonner, malgré la blessure qu'il vient de recevoir à l'épaule sous le feu de la dernière décharge.

Cependant le colonel de Vernon, averti du danger que court en ce moment la colonne engagée, se met à la tête de l'infanterie dont il dispose, et l'animant du geste et de la voix, il s'élance, l'épée à la main, avec ce brillant courage dont, pendant seize années, il a donné tant de preuves sur la terre française de l'Afrique.

Son petit corps d'armée, animé par son exemple et plein d'enthousiasme, a dépassé la rue Constantine, lorsque tout à coup, sous le feu nourri qui le crible de toutes parts, il se voit forcé de se disperser en tirailleurs pour égaliser la lutte. Dans ce moment, l'intrépide Valtat, vétérinaire en chef de la garde à cheval, qui, oubliant sa spécialité, avait courageusement suivi la colonne pour soigner les blessés et faire évacuer les morts, aborde le colonel et lui dit : « Le capitaine Cressan et le lieutenant Liémans viennent d'être frappés à mort; ils sont étendus dans la boutique d'un marchand de vin, où ils demandent à vous voir pour vous donner le dernier adieu. — J'y vais, répondit le





Garde Républicaine, infanterie, uniforme adopté.

colonel. » En effet, il suit le citoyen Valtat, qui l'accompagne là où les deux officiers, mortellement blessés, râlaient le soupir de l'agonie.

Leurs blessures étaient atroces. Une balle, tirée à bout portant, avait dénudé les entrailles de l'un d'eux. Le colonel de Vernon leur prit la main et la serra dans la sienne.

— Adieu, colonel! lui dirent-ils. Nous mourons pour la patrie.

— Votre mort est la plus belle que le soldat puisse désirer, répondit leur digne chef, car c'est la mort des braves.

Sur ces entrefaites, la fusillade avait cessé tout à coup, non que des deux parts les positions fussent abandonnées, mais parce qu'après un si terrible assaut on éprouvait réciproquement le besoin d'une trève qui permît d'entrer en pourparlers et de trouver des explications à cette lutte qui faisait couler des flots de sang au même cri de ralliement, au nom du même principe. Les insurgés, debout au sommet de leurs barricades, élevaient leurs armes couronnées de leurs bonnets et de leurs mouchoirs transformés en étendard de conciliation. Deux capitaines, trompés par cette apparence de paix, entraînèrent une quarantaine de gardes, escaladèrent la barricade et se trouvèrent tout à coup débordés par des flots d'insurgés qui les déclarèrent prisonniers.

Dans ces fatales circonstances le vétérinaire en chef

Valtat s'est fait remarquer de tous par son sang-froid et son rare courage en relevant, ainsi que nous l'avons déjà dit, les nombreux blessés et les morts. Ce brave citoyen, qui a laissé les plus beaux souvenirs aux spahis de Constantine, peut être considéré comme un martyr de son art. En 1844, il faisait partie du train des équipages en garnison à Bayonne. Le département de la guerre venait d'ouvrir un concours sur les meilleurs mémoires traitant la nature du farcin, et le traitement le plus favorable pour combattre les effets désastreux de cette horrible maladie. Valtat se livre alors à des dissections sur des cadavres de chevaux morveux et farcineux avec un zèle tel qu'il finit par devenir lui-même victime de cette funeste affection. Pendant plus de dix-huit mois, il vécut aux portes du tombeau; son bras gauche percé de cicatrices larges et profondes est aujourd'hui une véritable étude anatomique.

Peu de temps après le retour de la garde républicaine à l'Hôtel-de-Ville, et au moment où les officiers réunis en conseil décidaient qu'il fallait recommencer l'attaque et enlever la barricade contre laquelle étaient venus échouer les premiers efforts, un jeune officier de la garde nationale et faisant partie des insurgés se présenta en parlementaire et fut conduit auprès du général Bedeau; c'était un capitaine en grand uniforme. On voyait à sa figure qu'il ne s'était pas épargné au feu, on jugeait à ses paroles qu'il était décidé,

lui et les siens, à pousser les choses jusqu'à la dernière extrémité. Fier et superbe, impérieux même, il ne venait pas demander des conditions, il les apportait. Oubliant son rôle, il prit sans réplique celui de la partie adverse : « Général, lui dit-il, vous soutenez une injuste cause, vous serez vaincu, car nous combattons, nous, pour le droit commun. Il en est temps encore, arrêtez vos soldats sur la pente fatale qui vous entraîne. Nous vous promettons de mettre fin de notre côté à la guerre civile, si vous nous promettez sur l'honneur de votre épée :

1° La dissolution de l'Assemblée nationale;

2° La délivrance immédiate des prisonniers de Vincennes et de tous ceux que vous avez faits depuis le commencement de la lutte ;

3° Le rétablissement des ateliers nationaux ;

4° La dissolution du pouvoir exécutif.

— Vous parlez comme si vous étiez à cheval à la tête de mes troupes, répondit le général Bedeau, ou bien comme si vous étiez à la place du général Cavaignac ; vos prétentions sont tellement impossibles que je me surprends moi-même de les avoir écoutées jusqu'au bout.

— Général, quel est votre dernier mot?

— Le voici : la guerre civile est un crime dont sont responsables ceux qui ont pris les armes contre la justice et le droit. Chargé de défendre le droit et la justice, je saurai remplir mon devoir. Allez, monsieur,

allez, et que le sang innocent que vous allez faire répandre retombe tout entier sur vous. »

Le parlementaire qui, tout le temps, avait conservé son chapeau sur la tête, s'inclina sans l'ôter et partit accompagné du lieutenant Lacoste qui voulut tenter un dernier effort en se rendant lui-même au camp des insurgés; mais cet officier ne put arriver aux barricades : « N'avancez pas, lui crièrent les insurgés, nous ne voulons point traiter avec un homme couvert de l'uniforme de la garde républicaine; arrêtez, ou nous tirons sur vous. »

Dans ce moment l'aide-major Menessier, perçant le groupe d'officiers qui entouraient le général Bedeau, s'approcha et lui dit :

« Mon général, mon uniforme sera plus heureux, peut-être; ordonnez, et j'irai trouver les insurgés, j'irai leur porter des paroles de paix et de conciliation, j'irai leur démontrer une dernière fois l'erreur fatale qui les entraîne à une perte certaine. Il est temps, peut-être encore, de prévenir la reprise des hostilités. Ordonnez, mon général, je suis prêt. »

Le général Bedeau ne put qu'applaudir à ces nobles paroles, expression du plus généreux dévoûement.

L'arrogance des insurgés avait rendu toute concession impossible, l'absurdité de leurs prétentions avait creusé entre les deux camps un abîme qui ne pouvait désormais se combler que par des cadavres.

Le spectre de la fatalité antique secouait la pous-

sière de son vieux linceul sur la capitale de la France. Malheureuse ville de Paris !

Il était alors cinq heures du soir. Les insurgés avaient profité de la suspension des hostilités pour réparer les brèches de leur barricade et la réédifier plus solidement encore, pendant que le général Bedeau, Marrast, les colonels de Vernon et Guinard, réunis en conseil, décidaient que l'attaque commencerait sur tous les points.

Alors, se plaçant à la tête de l'artillerie de la garde nationale et du 48ᵉ de ligne, le général Bedeau se mit en marche, traversa rapidement le pont d'Arcole pour se rendre sur le parvis de Notre-Dame et attendre qu'un signal convenu entre le colonel de Vernon et lui leur permît de commencer simultanément une double attaque.

Ce signal consistait en six coups de canon tirés à boulet contre la barricade. Pendant ce temps-là le colonel de Vernon, chargé de l'attaque du pont, manœuvrait par le pont Saint-Michel.

Un silence de mort, interrompu seulement par le bruit sourd des pièces qui passent, règne dans les rues désertes comme aux jours des grandes calamités publiques. Les maisons sont fermées, et si de temps en temps une tête s'encadre dans l'ouverture d'une fenêtre, c'est à coup sûr la tête d'un ennemi qui attend l'instant propice de commettre sans danger un lâche assassinat.

Cependant les deux colonnes qui manœuvrent de manière à relier entre elles le centre de leurs opérations, avancent toujours ; le général Bedeau a rangé sa division en bataille sur le parvis de Notre-Dame, et il attend avec impatience le signal convenu ; pour un grand nombre de ses hommes ce court moment d'attente est une trève entre la vie qui s'écoule et la mort qui vient, moment fatal, où si fort que l'on soit on sent un frisson glacé courir dans les veines ? Tout à coup un premier coup de canon se fait entendre :

« Soldats, préparez vos armes ! dit le général Bedeau. »

Un second coup succède au premier, puis trois, le quatrième est bientôt suivi du cinquième, qui ne précède que de quelques secondes le sixième ; c'est le dernier.

« En avant, les braves ! s'écrie le colonel Guinard. »

Et les braves s'élancent résolument à la voix de leur chef sur les flancs de la barricade, pendant que le colonel de Vernon, de son côté, l'attaque de face avec cette brillante intrépidité qui le faisait admirer à la tête de ses cavaliers africains.

Alors un combat à outrance eut lieu sur ce point, un véritable combat d'abordage, fer contre fer, poitrine contre poitrine. Le bruit du canon qui gronde au loin, la voix stridente du tocsin qui se mêle à celle du canon, les détonations répétées des feux de mousqueterie qui se croisent, les cris de colère des insur-

gés qui dominent les cris de *vive la République !* des soldats, le roulement sourd des tambours faisaient de cette scène, atroce à voir, horrible à décrire, un chaos lugubre où tous les éléments de la destruction se trouvaient aux prises.

Enfin, après trois-quarts d'heure d'une lutte acharnée, sans exemple dans l'histoire des guerres civiles, les défenseurs de la barricade commencent à plier, le pied leur glisse dans le sang ; ils reculent devant les soldats de toutes armes qui s'avancent pêle-mêle, garde nationale, garde républicaine et mobile, troupes de ligne. Un long cri de *vive la République !* se fait entendre. La barricade est enlevée, une seconde barricade est franchie, puis une troisième ; mais tout à coup une horrible décharge vient prendre par le travers les soldats qui s'avancent toujours la baïonnette en avant, elle est partie d'une maison occupée dans le bas par la boutique d'un marchand de vin. Le colonel de Vernon en fait enfoncer la porte, et, le premier, il pénètre dans la boutique, au fond de laquelle il aperçoit un grand nombre d'insurgés armés, le front couvert de sang, les habits en désordre et les mains noires de poudre... Les baïonnettes dirigées contre sa poitrine ne l'arrêtent point, il se dirige vers eux... une admirable pensée d'humanité s'est glissée dans son âme, à travers les cris de mort et de vengeance qui s'élèvent autour de lui.... il jure de les sauver.

« Rendez-vous, leur dit-il en leur tendant la main,

rendez-vous, déposez vos armes, il ne vous sera fait aucun mal... »

Les insurgés hésitent, car l'attitude des soldats de toutes armes groupés sur les débris de la porte est des plus menaçantes.

« Laissez-les nous, colonel, disent-ils ; le sang de nos frères lâchement assassinés crie vengeance... point de quartier pour ces misérables. »

Ainsi placé entre la vengeance exaspérée qui demande à se faire justice et le sentiment de l'humanité qui conseille le pardon, le colonel se trouve un instant exposé aux coups des deux partis, il lutte avec une incroyable persistance contre l'un et l'autre. Tour à tour il commande, il ordonne, il supplie ; le temps presse, car le feu continue sans relâche.

Le colonel de Vernon, illuminé par un de ces élans subits qui éclairent et sauvent les situations les plus critiques, le colonel jette alors son chapeau sur le comptoir du marchand de vin, et faisant un rempart de son corps aux malheureux insurgés qui se trouvaient à leur dernière heure, il s'écrie :

« Je le jure sur l'honneur ! je vous sauverai. »

Le colonel a tenu parole, il les a sauvés.

Un instant après, rallié par le général Bedeau, qui de son côté fait des prodiges de valeur et s'expose comme le dernier de ses soldats, il lui dit :

« Mon général, j'ai sauvé la vie à un grand nombre d'insurgés vaincus.

— Vous avez bien fait, colonel, » lui répond le général.

Puis l'attaque recommence de front sur la rue Saint-Jacques.

Le colonel de Vernon, suivi de Flambart, lieutenant de la garde à cheval, de Valtat, de Benoît, adjudant, et du vaillant Oubert, lieutenant au premier escadron, pénètre dans la rue de la Cité ; il emporte en passant de nouvelles barricades et opère de nombreuses arrestations, parmi lesquelles il trouve des gardes faits prisonniers précédemment.

Par une fatale méprise, un lieutenant de cette catégorie se trouve exposé à l'exaspération de ses camarades, et à la vengeance de la mobile qui ne fait plus de quartier. Un cri de mort mêlé à celui de trahison s'élève contre lui ; il est perdu. Mais le généreux Valtat se précipite entre la menace et son exécution ; il s'interpose entre la victime innocente et les justiciers irrités ; il lui fait un rempart de son corps et parvient enfin à le sauver en en répondant sur sa tête. Plus tard, il lui remit les lambeaux de son épaulette que les soldats de la mobile lui avait arrachée.

Dans ces divers combats, de Vernon prouve par son brillant courage que dans sa famille l'honneur est héréditaire. Ce jeune homme, qui mérite une récompense, n'est encore que simple soldat dans la garde où son oncle est lieutenant-colonel !...

Terminée dans la Cité, la lutte s'engage et se pro-

longe dans le faubourg Saint-Jacques, malgré le jour qui baisse et la nuit qui vient. Le général Bedeau est toujours à la tête des troupes; il commande en personne ce mouvement qui terminera glorieusement cette fatale journée, premier acte du sinistre drame de juin. Une pluie de balles se mêle à la pluie du ciel qui tombe par torrents. Les représentants Recurt, Guinard, Edmond Adam accompagnent la colonne dans sa marche victorieuse; ce ne sont plus des hommes, ce sont des héros. Leur présence anime et exalte les troupes qui admirent leur courage, leur sang-froid et leur intrépidité. Ils sont partout; ils se multiplient et se précipitent sans armes au devant des insurgés. Le premier monté sur une barricade, Recurt enlève de ses propres mains un drapeau à l'ennemi, et s'écrie : *vive la République!*

Il est près de huit heures et demie, la fusillade commence à se ralentir; quelques instants encore, et la nuit aura jeté son voile de deuil sur la ville de Paris devenue un affreux champ de bataille.

La rue est un sable mouvant et détrempé de sang. Le sol est jonché de cadavres, et cependant les braves avancent toujours. Bixio est à leur tête; il les encourage du geste et de la voix :

« Au Panthéon! s'écrie-t-il, au Panthéon! »

Dans ce moment, le général Bedeau tombe frappé d'une balle, et presque au même instant son digne frère d'armes, son compagnon d'Afrique, le vaillant

colonel de Vernon chancélle; il vient d'être atteint par une balle au genou droit.

Flambard et Valtat s'élancent pour le soutenir; ils le mettent sur une échelle et le transportent sur les dalles de l'Hôtel-Dieu.

La garde républicaine à cheval stationnait toujours sur cette place. A la vue de son chef qu'on ramène blessé, les soldats de cette garde pâlissent et témoignent un profond sentiment de douleur; ils se découvrent devant ce martyr qui passe. Les cris de vengeance circulent dans les rangs de l'armée; le colonel de Vernon se fait arrêter devant eux, et surmontant les déchirements de la souffrance, il leur dit:

« Soldats,

« Votre colonel vient d'être blessé en combattant pour la France républicaine; faites comme lui, combattez pour elle, et versez au besoin tout votre sang pour la soutenir, la défendre et la sauver. Me le promettez-vous?

— Nous vous le promettons, colonel.

— C'est bien, mes enfants... Vive la République!

— Vive la République! » répondent ces braves gens.

Ils brûlent d'impatience de marcher au combat; mais l'heure de l'action n'a pas encore sonné pour eux.

Pendant cette première journée du drame de juin, l'infanterie de la garde républicaine s'était trouvée en-

gagée sur tous les points où l'insurrection s'était présentée en armes.

Le commandant Blainville, parti de la caserne des Minimes à onze heures du matin, à la tête de son bataillon, mit la 4e compagnie à la disposition du lieutenant-colonel de la 8e légion de la garde nationale, occupant le quartier des Tournelles, puis, suivi du 2e escadron, il traversa sans résistance plusieurs barricades élevées sur son passage, et vint se ranger en bataille sur la place de l'Hôtel-de-Ville, quartier-général de la garde républicaine.

A peine ce bataillon avait-il pris ses dispositions que le capitaine Zehler, de la 1re compagnie du 3e bataillon, reçut l'ordre de se joindre à la 8e légion pour détruire les barricades de la rue Saint-Antoine. Il se mit aussitôt en marche, enlevant sans obstacle les premières barricades; mais arrivé à environ 60 mètres de l'église Saint-Paul, il fut accueilli par une fusillade vive et bien nourrie.

La garde nationale qui marchait en tête éprouva alors un moment d'indécision pardonnable à des pères de famille dont les lèvres étaient chaudes encore des larmes de leurs femmes, des baisers de leurs enfants; ce moment d'indécision les fait replier cependant en bon ordre sur la garde républicaine. Le capitaine Zehler a mis l'épée à la main :

« Camarades, dit-il à ses soldats, voici le moment de montrer aux ennemis de l'ordre ce qu'il y a de cou-

rage et de dévouement dans le cœur des soldats vraiment républicains. Nous allons marcher sur ces barricades la baïonnette en avant, et nous les enlèverons sans tirer un coup de fusil. Suivrez-vous votre capitaine?

— Jusqu'à la mort, s'il le faut, pour sauver la République.

— Eh bien; mes enfants, en avant! et vive la République! »

Cinq minutes après, la barricade était enlevée et les insurgés mis en fuite.

La troupe de ligne et la garde mobile qui venaient d'arriver occupèrent aussitôt les points enlevés, et le capitaine Zehler reçut du commandant Boumard l'ordre d'aller rejoindre son bataillon rangé en colonne à la tête du pont Notre-Dame. Il exécuta immédiatement ce mouvement après avoir félicité sur sa belle conduite Ceccaldi, sergent des zouaves.

Ce brave soldat s'était en effet admirablement comporté sous le feu meurtrier de l'ennemi. Arrivé le premier sur la barricade Saint-Antoine, il avait puissamment contribué à l'enlèvement de ce point fortifié; malgré une forte contusion reçue à la cuisse.

Le lieutenant Dagouin s'est aussi particulièrement distingué par un courage qui ne peut être comparé qu'à son remarquable sang-froid.

Pendant que les scènes que nous venons de décrire se passaient sur les divers points de la capitale occu-

pés par l'insurrection, la 4e compagnie du 3e bataillon, détachée à la mairie du VIIIe arrondissement sous les ordres du capitaine Gaulard, quittait cette position pour se rendre avec un bataillon de la 8e légion de la garde nationale sur la place de la Bastille ; mais ces troupes n'étaient pas suffisantes pour répondre au feu des insurgés, qui avaient concentré la plus grande partie de leurs forces sur cette place, si souvent témoin des luttes populaires. La 8e légion opère en bon ordre son mouvement de retraite, en entraînant la 4e compagnie vers la rue des Tournelles. Arrivés là, les gardes républicains oublient leur petit nombre, s'embusquent bravement derrière une barricade, et échangent des coups de fusil avec les insurgés, jusqu'au moment où un représentant du peuple leur donne l'ordre de se porter à la hâte à la mairie du VIIIe arrondissement pour y reprendre leurs premières positions. Mais un instant après M. Adam, adjoint au maire de Paris, arrive sur la place des Vosges avec un bataillon de la garde mobile ; il rallie la 4e compagnie et la dirige sur la place de l'Hôtel-de-Ville. De là, impatiente de combattre, malgré la fatigue des marches et des contre-marches qu'elle opère depuis le matin, elle va rejoindre son bataillon campé partie sur le pont Notre-Dame, partie sur le quai aux Fleurs ; elle y arrive assez à temps pour avoir sa part de péril et de gloire à l'attaque des barricades du Petit-Pont, de l'archevêché et du quai des Tournelles.

A peu près dans le même temps, la 5ᵉ compagnie, capitaine Lefort, prenait également position sur le pont Notre-Dame, et recevait l'ordre de se porter au pas de course sur les barricades de la rue de la Cité, pour soutenir le mouvement hardi des 2ᵉ et 3ᵉ compagnies.

Dans cette attaque, le capitaine Lisbonne, commandant la 5ᵉ compagnie, reçoit deux coups de feu au bras droit. « Ce n'est rien, » dit-il, et il continue d'animer ses hommes; mais on l'entraîne à l'Hôtel-Dieu pour le faire panser. Le pansement terminé, cet officier trouve le moyen de s'échapper et de rejoindre ses frères d'armes. « J'avais bien dit que ce n'était rien, s'écrie-t-il : allons, mes amis, en avant!... » mais ses forces trahissent son courage; vainement il veut lutter contre la douleur, la douleur le terrasse. On est obligé de l'emporter sur une civière.

Cet engagement fut très-meurtrier pour la garde républicaine. Outre le capitaine Lisbonne mis hors de combat, le sergent Jacquet y fut gravement blessé. Les gardes Heufaut, Vannieux, Hugodot, Schmalotz, Loiseau et André payèrent aussi bravement leur dette à la patrie avec leur sang.

Les sergents Lebrouvillet et Auberge, ainsi que le tambour Nicolle, se distinguèrent par leur courage et leur sang-froid.

N'oublions pas le capitaine Lefort, qui, le même jour, recevant le commandement de la troisième division formée de la 5ᵉ et de la 6ᵉ compagnie, barra le

passage du quai Pelletier dans toute sa largeur, un peu au-dessus du pont d'Arcole.

Lors de l'attaque des barricades de la Cité, ce brave officier se mit à la tête de la 6e compagnie, et rejoignit au pas de course les autres compagnies du troisième bataillon. Se voyant ainsi en position de prendre l'offensive, il tourne aussitôt les insurgés par le quai Napoléon, les rues d'Arcole et de Constantine, les prend par le flanc et les disperse sur toute la ligne.

Cette manœuvre habilement conçue et plus rapidement exécutée, il déploie ses hommes en tirailleurs de chaque côté de la rue, pour surveiller les fenêtres et les rues adjacentes transformées en véritables embuscades.

Tandis que l'infanterie de la garde républicaine manœuvre ainsi dans toutes les directions, massée en colonnes ou jetée par petits détachements sur les lignes principales de l'insurrection, la cavalerie continue d'occuper, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, la position indiquée dans l'exposé des dispositions générales. Impatiente de concourir d'une manière active à la défense de la patrie en danger, et de partager les dangers de ses frères de l'infanterie, elle se résigne avec peine au rôle passif qu'elle est obligée de subir. La nature ardente de ces braves, qui pour la plupart sont de vieux soldats faits au feu, leurs instincts militaires comprimés par les exigences de la discipline, se révoltent intérieurement devant cette inaction sur-

excitée à chaque instant par les bruits du canon et de la fusillade qui grondent au loin. Cependant ils se résignent, et ils attendent que l'heure soit aussi venue pour eux de donner à la patrie menacée les preuves de leur courage et de leur dévouement.

La place de l'Hôtel-de-Ville présente à cette heure un singulier aspect... Il est tard, le silence de la nuit qui vient de succéder aux bruits de la destruction n'est plus troublé que par les cris incessants des *qui vive?* et par ceux des factionnaires avancés qui répètent de seconde en seconde le sinistre *sentinelle, prenez garde à vous!*

Des pièces de canon se dressent, bouche béante, auprès des nombreux bivouacs où les soldats de toutes armes reposent leurs corps fatigués. Les feux de ces bivouacs projettent leurs sinistres clartés sur le visage pâle de ces hommes, les uns étendus sur la paille humide et détrempée, les autres debout sur leurs armes.... tous sont tristes et inquiets. La journée qui vient de finir sera-t-elle la dernière de ce drame impie mis en scène par l'insurrection..? Non, il aura ses trois actes et son épilogue; le 23 juin n'en est que le prélude.... Le principal personnage de ce drame atroce, la mort, est là qui veille enveloppée dans son linceul; elle marque du doigt les comparses qui demain seront ses victimes... La nuit vient de baisser son rideau noir sur les premières scènes, mais les principaux acteurs répètent dans la coulisse des bar-

ricades le rôle que le génie du mal leur a confié.

En attendant, on apporte de minute en minute des corps sanglants et mutilés; de longues lignes de cadavres gisent étendus à l'angle des maisons ou sur le bord des trottoirs qui ont servi de témoins à la lutte. Le sang rouge des victimes se mêle à la boue des ruisseaux, et l'on voit, pour compléter ce sombre tableau, l'on voit passer des femmes qui vont, les yeux mouillés de pleurs, interroger le dépôt des morts, l'ambulance des blessés.... Elles font queue à la porte de la morgue!...

Tel est l'aspect de Paris le 23 juin 1848 à 10 heures du soir... C'est l'heure de la trève, mais elle expirera avec la nuit, et la nuit est courte au mois de juin. Mon Dieu! mon Dieu! sauvez la France!

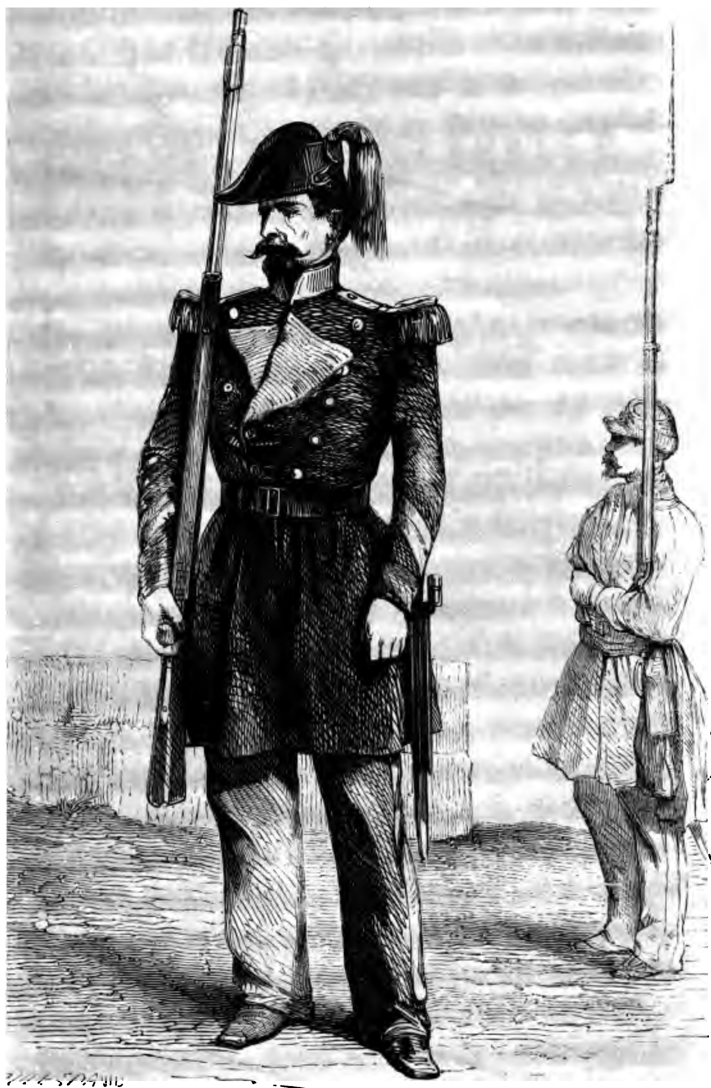
CHAPITRE IV.

Paris dans la matinée du 24. — Calomnie. — Noble réfutation. — Un parlementaire. — Coups de canon. — Prise de barricade. — Capitulation. — Nouvelle perfidie. — Un fusil à vent. — Expiation. — Un huissier. — Un verre d'eau. — Généreuse hospitalité. — Proclamation. — Curieux dialogue. — Le capitaine Zehler. — Prodiges de valeur. — Caserne des Minimes. — Girard de la Perrotière. — Résistance. — Héroïsme d'un officier d'infanterie. — Belles paroles. — Des coups de feu pour récompense.

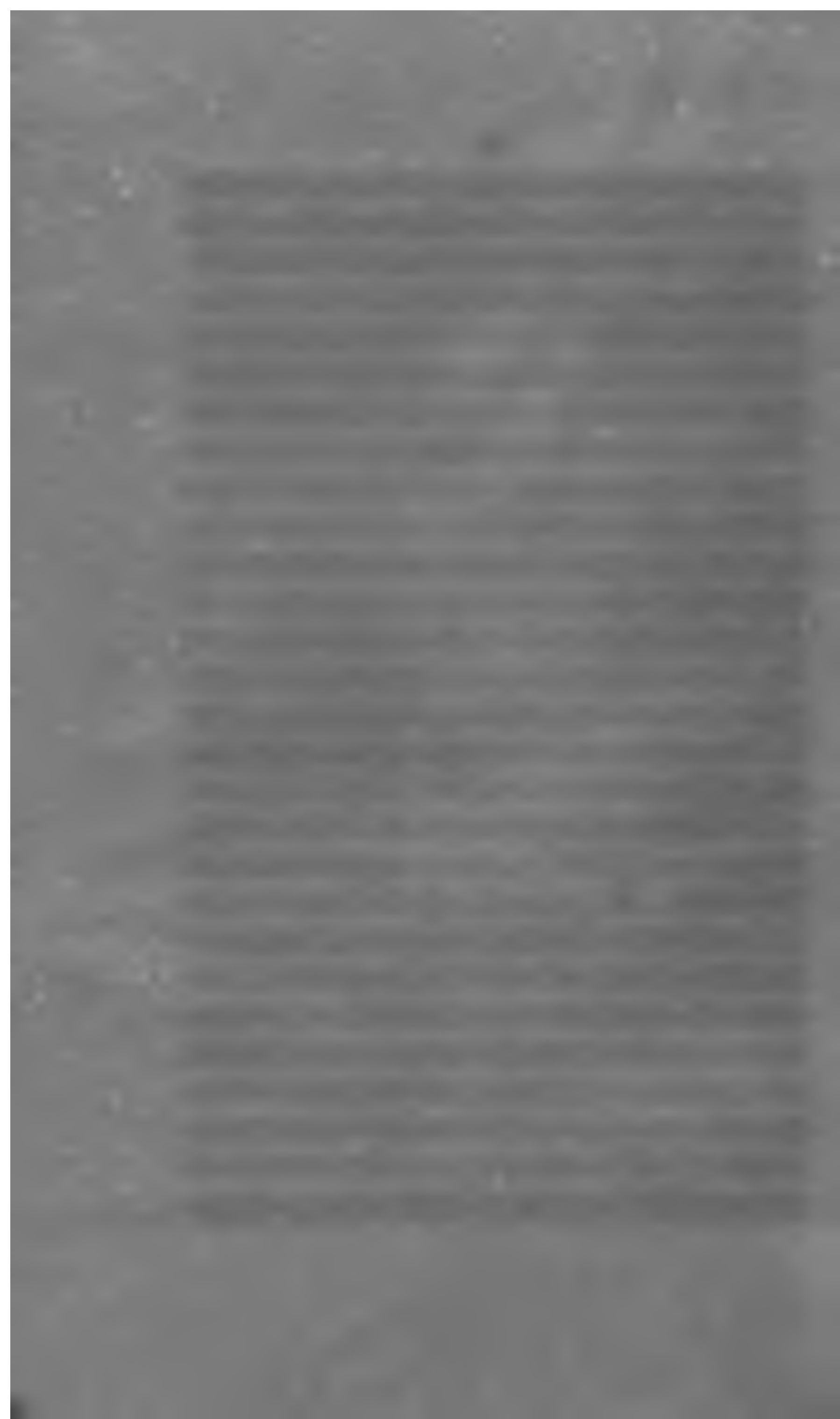
Le ciel, hier chargé de nuages, s'ouvrant à de courts intervalles devant de larges raffales de pluie, est pur aujourd'hui; ses tempêtes ont fait place à celles de la terre. Il est deux heures, le soleil se lève, et Paris assoupi se réveille tout à coup au bruit sourd du canon qui tonne sur plusieurs points à la fois. La lutte a recommencé avec l'acharnement du désespoir du côté des insurgés, avec le courage du devoir du côté des défenseurs de l'ordre. Les combats, interrompus par la nuit, ont retrouvé de nouvelles forces et recruté de nouveaux renforts. Cinquante mille insurgés sont sous les armes, abondamment pourvus d'argent et de munitions; ils ne s'inquiètent nullement des régiments qui, d'heure en heure, arrivent à marches forcées pour prendre part à la bataille; la résolution des hommes qu'ils appellent bourgeois, la dé-

termination de la garde nationale qui se rend plus nombreuse qu'hier au rappel du tambour, ne font qu'exciter et raffermir l'intention dans laquelle ils sont de vaincre ou de mourir. Ils sont braves aussi ces hommes là, il faut l'avouer, braves comme on l'est en France, lors même qu'on s'est dévoué à une mauvaise cause. Leur courage n'est pas toujours celui des barricades, qui consiste à tirer à l'abri son coup de feu et à se cacher ensuite derrière un massif de pierres pour recharger son arme, c'est quelquefois le courage du soldat qui se découvre et montre sa poitrine. En effet, on le verra souvent, dédaigneux de la vie, l'exposer franchement sur le sommet des barricades pour recevoir la mort qu'il n'aura pu donner.

Le jour donc est levé.... Brûlant du désir de se mesurer de nouveau avec les rebelles et de venger les frères qu'elle a perdus la veille, la garde républicaine, fièrement appuyée sur ses armes, attend avec impatience les ordres qui doivent la conduire au combat. Un autre motif non moins puissant que la soif de gloire dont elle est embrasée excite son ardeur. Des bruits sinistres, propagés par la calomnie, qui s'attache toujours aux intentions les plus pures, sont parvenus pendant la nuit à sa connaissance. On a mis faussement en doute son esprit de véritable patriotisme. Les mots de défection se sont glissés perfidement à travers ce doute. On a dit qu'elle entretenait des intelligences secrètes avec les insurgés, et qu'elle atten-



Garde Républicaine, juin 1848.



dait l'heure propice pour faire cause commune avec eux. On a dit que sur divers points elle avait livré aux mains de l'insurrection ses armes et ses cartouches; on a dit qu'elle avait, au mépris de l'honneur, vendu lâchement le mot d'ordre; on a dit que plus d'une de ses balles avait frappé les rangs des soldats qui défendaient la cause sainte du droit, de la volonté nationale et de la loi. On a dit que plus d'un uniforme, adopté par elle, s'était trouvé mêlé aux blouses de la rébellion. On a été jusqu'à dire que plus d'une compagnie entière avait passé avec armes et bagages dans les lignes des malheureux entraînés fatalement contre la société.

Elle brûle donc de répondre à ces calomnies par des actes irrécusables de dévouement à la patrie et de fidélité au drapeau. Son héroïque conduite de la veille est déjà une éclatante réfutation; celle du lendemain sera un sanglant démenti. Courage! noble garde, courage! on peut médire de toi, on peut te calomnier. mais t'avilir, jamais!.... J'en prends à témoin le chef du pouvoir exécutif qui est monté à la tribune pour te justifier par ces belles paroles : *La garde républicaine vient de se conduire admirablement.*

A trois heures, la garde républicaine, qui avait bivouaqué toute la nuit près du Pont-Marie, reçut deux pièces de canon pour battre en brèche une barricade qui avait résisté sur ce point à tous les efforts dirigés la veille contre ses défenseurs,

Avant d'ouvrir le feu, un garde républicain se présente en parlementaire devant la barricade, et engage un colloque avec les insurgés :

« Rendez-vous, leur dit-il, déposez les armes; votre résistance d'hier était une erreur, celle d'aujourd'hui serait une folie, plus encore, un crime.

— Nous rendre? jamais! répondent les insurgés; nous voulons la République, nous l'aurons...

— Mais vous l'avez, nous l'avons tous, réplique le parlementaire.

— Nous la voulons démocratique.

— Mais nous l'avons ainsi; où donc voyez-vous aujourd'hui des aristocrates?

— Partout, excepté dans le peuple.

— Mes amis, on vous égare; croyez-nous, ouvrez les yeux à la vérité, repoussez le mensonge des hommes qui vous exploitent; creusez au fond de leurs intentions, et vous trouverez, même dans leurs paroles, des vues d'intérêt personnel et d'ambition; encore une fois, mes frères, déposez vos armes et donnez-nous la main.

— Déposer nos armes? jamais... Nous les conserverons tant que nos droits seront méconnus, et que justice n'aura pas été rendue à nos griefs.

— Eh bien! que votre volonté soit faite, et que le sang versé retombe sur vos têtes. Quant à moi, je m'en lave les mains. »

Disant ainsi, le parlementaire, qui était un vieux

soldat de l'armée d'Afrique, rejoignit ses camarades; les pièces d'artillerie s'avancèrent, et le feu s'ouvrit aussitôt.

Les pièces, habilement servies, eurent bientôt pratiqué une brêche; alors, deux compagnies de la garde républicaine, soutenues par un détachement du 34e régiment de ligne, s'élancent au pas de course et enlèvent la barricade que les insurgés essayent vainement de défendre.

Dans cette affaire, le sous-lieutenant Massieu est blessé d'une balle dans les reins; il tombe en criant: vive la République! Un garde a la mâchoire traversée d'une balle, qui effleure sa langue en passant. D'autres gardes sont atteints plus ou moins grièvement; tous supportent avec courage et résignation les épreuves du combat, tous se consolent en pensant à la patrie.

A neuf heures du matin, une colonne d'insurgés débouche de la rue Geoffroy-Lasnier, demandant à capituler; ils portent la crosse de leurs fusils en l'air, le drapeau de la 9e légion de la garde nationale flotte au milieu d'eux; ils s'en parent comme d'un trophée; cependant ils avouent l'avoir pris à la mairie sans résistance de la part du poste.

Pendant qu'on les conduisait à l'Hôtel-de-Ville, ils remarquent le petit nombre d'hommes que le commandant Tricotel a sous ses ordres; leur force est supérieure; ils veulent en profiter; au même instant,

le cri de : aux armes! se fait entendre, et bien loin de vouloir se rendre, ils songent à rétablir les chances d'un nouveau combat.

Une nouvelle barricade s'élève immédiatement dans la rue Geoffroy-Lasnier; la garde républicaine, trop peu nombreuse pour s'opposer à sa construction, se contente d'assurer sa position, position difficile, de laquelle dépend le sort de l'Hôtel-de-Ville.

Le commandant Tricotel, reconnaissant l'importance du poste qui lui est confié, se hâte de demander du renfort; on lui envoie presque aussitôt un détachement de cent hommes du 52e régiment de ligne.

Il y avait près de là, dans une maison de la rue de l'Étoile, n° 2, un insurgé invisible qui, caché dans une retraite inaccessible, profitait de l'avantage de sa position pour tirer sans relâche sur les hommes du commandant, exposés en plein à sa cible. Chaque coup portait, sans explosion, car l'insurgé était armé d'un fusil à vent; l'on ne pouvait même reconnaître l'endroit d'où le coup partait, car la balle homicide ne laissait aucune trace sur son passage. Déjà une douzaine de gardes républicains avaient été frappés, le lieutenant Pichon avait été également atteint, lorsque le colonel commandant une batterie d'artillerie vint à passer sur ce point. Le commandant Tricotel lui fit part du péril dans lequel sa troupe se trouvait exposée ainsi sans défense à un ennemi invisible. « Mon

colonel, lui dit-il, quelques coups de canon pourront seuls nous en délivrer... » Mais le colonel, appelé en toute hâte sur un autre point, lui répondit qu'on aviserait plus tard... « *Plus tard*, colonel, répondit le commandant, il ne sera peut-être *plus temps;* n'importe, nous attendrons, et vous nous retrouverez toujours là, sinon vivants, du moins... »

Dans le moment même, et avant qu'il n'eût terminé sa phrase, une balle vint frapper l'ordonnance du colonel, jeune officier qui portait l'uniforme de la marine. «Vous le voyez, mon colonel, » ajouta le commandant Tricotel.

« Canonniers, à vos pièces, » s'écria le colonel. Et sept boulets firent voler en éclats la porte de la maison signalée.

Aussitôt, le commandant Tricotel, à la tête de la garde républicaine et du détachement du 34e de ligne, se précipite à travers les escaliers ; la maison est visitée de fond en comble, l'insurgé découvert blotti dans un coin près de son fusil à vent, est fusillé sans rémission sur la place même.

Alors, plus libre de ses mouvements, Tricotel, suivi de quelques gardes républicains, pénètre dans les maisons voisines et parvient à s'emparer de quatre cents fusils, qu'il fait diriger sur l'Hôtel-de-Ville, avec trente-neuf cadavres d'insurgés ramassés dans un coin de la rue.

Quelques heures après, cet intrépide officier occu-

pait le Pont-Marie, et déployait une partie de sa petite colonne sur le quai des Ormes...

On entendait toujours distinctement le feu de la fusillade qui retentissait dans les divers quartiers occupés encore par l'insurrection.

Les rues et les quais étaient déserts, les maisons et les boutiques étaient partout fermées, lorsqu'un des gardes, quittant les rangs, s'approcha d'une maison et frappa à la porte d'un huissier :

« Que faites-vous donc là, lui cria Tricotel?

— Ne faites pas attention, répondit pour lui un de ses camarades, il va prier le citoyen huissier de lui donner une assignation de déménagement pour les insurgés que nous irons trouver chez eux... »

Cette plaisanterie dite avec le plus grand sang-froid dans une situation si critique peint admirablement le caractère français.

« Ce n'est pas une assignation que je viens chercher, répliqua vivement le garde, en frappant une seconde fois, c'est un verre d'eau pour étancher la soif qui me dévore. » Au même instant la porte s'ouvrit et le commandant reconnut une de ses connaissances dans la personne du propriétaire. Ce brave huissier voulut à toute force recevoir dans sa demeure, pour les rafraîchir et restaurer, ces héroïques défenseurs de la patrie, ces malheureux soldats qui mouraient effectivement de faim et de soif. Il a fait plus encore. Il a laissé pendant quarante-huit heures à la disposition de douze

officiers son appartement complet qui servait déjà d'ambulance aux blessés et de dépôt aux morts.

Pendant que le colonel de Vernon, étendu sur son lit de douleur, regrette de ne pouvoir partager le péril de ses compagnons d'armes, le capitaine Zehler quitte la position du pont Notre-Dame pour se mettre sous les ordres immédiats du colonel Raymond, commandant supérieur des troupes réunies dans la Cité. Immédiatement après il va prendre possession de la ligne de défense dans les rues Colbert, du Petit-Pont et de Bièvre d'où il repousse les insurgés.

Les points sur lesquels l'insurrection avait concentré, ce jour-là, ses plus grands efforts, étaient les faubourgs Saint-Marceau, Saint-Antoine et Poissonnière, le Panthéon et une petite partie du quartier Saint-Méry. On se battait sur toute la ligne avec l'acharnement du désespoir. Les insurgés avaient appris dans la matinée le décret par lequel l'Assemblée nationale, se déclarant en permanence, mettait Paris en état de siége, et confiait au général Cavaignac tous les pouvoirs exécutifs. Mais loin de s'effrayer de ces mesures qui révélaient le danger de la position et les intentions d'y parer avec l'énergie d'une quasi-dictature, ils y puisèrent des espérances et un redoublement d'audace. Repoussés de leurs premières lignes, ils ne dominaient pas la situation, mais ils la maintenaient dans des conditions à peu près égales... La victoire énergiquement disputée était douteuse encore. Le cou-

rage de la garde mobile et surtout l'intrépide initiative de la garde républicaine purent seules faire pencher la balance du côté des défenseurs de l'ordre.

Après avoir repoussé les insurgés de la rue de Bièvre, le capitaine Zehler, accompagné du sergent Bruzik, se rendit l'épée dans le fourreau dans la rue des Bernardins où la révolte comptait un grand nombre de combattants. A sa vue, les rebelles, qui le prennent pour un parlementaire, cessent le feu et montent sur leurs barricades qu'ils franchissent pour se trouver plus près du capitaine Zehler. Celui-ci, sans témoigner la moindre expression de crainte à la vue d'un mouvement qui peut cependant compromettre sa sécurité, leur lit d'une voix parfaitement calme et exempte d'émotion cette proclamation adressée par le général Cavaignac aux ouvriers.

« Citoyens,

« Vous croyez vous battre dans l'intérêt des ouvriers; c'est contre eux que vous combattez; c'est sur eux seuls que retombera tant de sang versé : si une pareille lutte pouvait se prolonger, il faudrait désespérer de l'avenir de la république, dont nous voulons tous assurer le triomphe irrévocable.

« Au nom de la patrie ensanglantée, au nom de la république que vous allez perdre, au nom du travail que vous demandez et qu'on ne vous a jamais refusé, trompez les espérances de nos ennemis communs;

mettez bas vos armes fratricides, et comptez que le gouvernement, s'il n'ignore pas que dans vos rangs il y a des instigateurs criminels, sait aussi qu'il s'y trouve des frères qui ne sont qu'égarés et qu'il rappelle dans les bras de la patrie.

« Le chef du pouvoir exécutif,

« CAVAIGNAC. »

Cette lecture fut d'abord favorablement accueillie, et le capitaine était en droit d'en attendre d'heureux résultats, lorsque les plus exaltés excitant leurs camarades, les têtes se montèrent, et le dialogue suivant s'établit aussitôt entre les deux parties.

« De quel corps es-tu?

— De la garde républicaine.

— Qui t'a chargé de la mission que tu viens de remplir auprès de nous?

— Mon amour pour le peuple et le désir de le sauver.

— Si tu aimes vraiment le peuple et si tu veux le sauver, viens dans nos rangs pour combattre les hommes qui nous ont trompés et qui ont failli à leurs promesses de février.

— J'aime le peuple, et c'est pour cela que je ne combattrai pas avec vous, mes frères qu'on égare.... Oui, l'on vous a trompés, mais ce n'est pas ceux contre lesquels vous levez aujourd'hui l'étendard de la révolte.

— Qui donc nous a trompés, le sais-tu?

— Oui.

— Eh bien parle...

— Ceux qui sont dans vos rangs avec des paroles de fraternité sur les lèvres et des pensées de Caïn dans le cœur. Ceux qui vous ont promis pour le présent ce que l'avenir pouvait seul tenir. Ceux qui vous promettent encore une victoire impossible... Une victoire dont vous serez vous-mêmes embarrassés demain si le malheur de la France voulait que vous triomphassiez aujourd'hui. Citoyens, mes frères, ne persistez pas dans la voie fatale où l'on vous a jetés, c'est une voie de perdition pour vous d'abord et pour le pays ensuite; revenez à de meilleurs sentiments, imitez vos camarades qui, partout sensibles à la voix de la raison, sont rentrés dans l'ordre et le devoir.

— Nos frères insurgés ont rendu leurs armes?

— Et renversé de leurs propres mains les barricades qu'ils avaient construites eux-mêmes.

— C'est impossible.

— Rien n'est plus vrai, tout est rentré dans le calme. »

Dans ce moment, une horrible décharge d'artillerie et de mousqueterie se fit entendre dans la direction de l'île Saint-Louis.

« Misérable traître, s'écrièrent les insurgés en cernant de plus près le capitaine Zehler, tu oses nous apporter des paroles de paix quand on égorge nos

frères ! Le canon que nous venons d'entendre est sans doute le canon de la réjouissance, n'est-ce pas ? Tu es un espion ; malheur à toi, et que justice soit faite ! »

La moindre hésitation, le plus petit signe de faiblesse pouvaient perdre le capitaine ; mais son âme était trop bien trempée pour être accessible à la menace...

« Citoyens, répondit-il d'une voix assurée, je certifie que les détonations que nous venons d'entendre sont les dernières, je ne sais même comment les expliquer. Vous désirez ma vie, prenez-la, je vous la donne ; je l'ai souvent et longtemps offerte aux Arabes de l'Afrique, ils l'ont respectée... Un zouave n'a jamais craint la mort. Fusillez-moi donc, mais je vous jure sur l'honneur que je serai vengé. »

Surpris et saisis d'admiration devant l'impassible courage de ce jeune officier, les révoltés relevèrent les canons de leurs fusils déjà abaissés sur sa poitrine, et lui dirent :

« Comme toi, nous avons été soldats, mais jamais assassins ; te tuer aujourd'hui serait un crime, et de plus, une lâcheté ; retire-toi... »

Plus heureux que l'infortuné général Bréa, le capitaine Zehler et le sergent Brusik purent regagner sains et saufs leurs camarades qui, les croyant perdus, s'apprêtaient à les venger.

De la rue des Bernardins, le capitaine Zehler se porta sur la place Maubert, où la lutte s'engagea immédiatement. Trop faible en nombre pour emporter

la barricade, mais trop brave pour reculer, la garde républicaine conserve fièrement ses positions en attendant que quelque renfort lui permette de reprendre l'offensive. Mais bientôt après, l'arrivée d'un détachement des 14e et 18e légers change subitement la face du combat. Les gardes républicains s'élancent au pas de course et baïonnette en avant, sur les barricades ; les insurgés sont refoulés, et les barricades Sainte-Geneviève et Saint-Victor enlevées.

Dans ces dernières affaires, la compagnie engagée perd deux hommes tués et une dizaine de blessés, parmi lesquels se trouve le sergent-major Bourquin. Mais ces braves soldats sont promptement vengés par leurs camarades qui font des prodiges de valeur ; c'est le simple garde Viennes qui se précipite à travers une grêle de balles sur la barricade de la place Maubert et enlève le drapeau qui la couronnait ; c'est le lieutenant Dagouin qui fait preuve d'un sang-froid uni à une bravoure admirable ; c'est le sergent-major Mey qui ne veut se laisser devancer au feu par personne, on dirait qu'il est jaloux des balles ennemies qui sifflent autour d'eux ; c'est encore Feuillet, Brusik et Gallianni qui combattent comme des lions sous les yeux de leur capitaine, qui lui-même paye bravement de sa personne.

Partout où le canon gronde, partout où la fusillade se fait entendre, partout où une barricade croule ou s'enlève, on voit briller pur et sans tache, mais

imprégné de sang et de poudre, l'uniforme de cette garde, victime hier encore de l'opinion publique, qui la rendait injustement responsable des antécédents des hommes repoussés par elle-même de son sein, victime aujourd'hui et martyre de son dévouement à l'ordre, de sa fidélité au drapeau de la France.

Aux gardes républicains qui combattent et meurent sur la place Maubert, le lieutenant Antoine apporte le concours d'une section de la quatrième compagnie, et il contribue puissamment à l'enlèvement des barricades construites dans les rues Saint-Victor et Sainte-Geneviève. Plus tard il reçoit l'ordre de conduire à l'Hôtel-de-Ville les nombreux prisonniers faits pendant le combat ; il s'acquitte de cette mission dangereuse avec un zèle égal à son intelligence.

Dans le même temps, le lieutenant Pasturel, qui vient de prendre part aux glorieux combats des rues de la Cité, Saint-Jacques et Galande, conduit la 5e compagnie du 3e bataillon sur le quai aux Fleurs, et dirige d'habiles perquisitions qui mettent en son pouvoir un grand nombre de fusils transportés aussitôt à l'Hôtel-de-Ville. Ensuite, il parcourt les rues Saint-Victor, des Fossés-Saint-Bernard, de Pontoise, Traversière, Saint-Nicolas-du-Chardonnet, de Bièvre et le Marché-aux-Veaux. Plus tard encore il reçoit du colonel Raymond l'ordre de repartir avec sa compagnie, et de procéder à l'arrestation du sieur Chabanne, marchand de vin rue Saint-Nicolas-du-Chardonnet,

et désigné comme l'un des principaux chefs de l'insurrection.

Ainsi que tous leurs frères d'armes des autres bataillons, les gardes républicains de la 5e se font remarquer par leur admirable conduite; invincibles pendant le combat, ils sont humains et généreux dans la victoire. Aux actes féroces des insurgés ils opposent la plus grande modération ; seuls ils se rappellent qu'ils ont des Français pour adversaires... Et voilà les hommes qu'on a calomniés d'abord et négligés ensuite!.. Consolez-vous, braves soldats, la patrie vous prépare une magnifique réparation.

Parmi les hommes de la 5e compagnie du 3e bataillon qui se sont le plus distingués, citons les caporaux Schisler, Fournier, Dusurieux, Frérejean et Sabremann ; les gardes Lesage, Bahié, Neuville, Buis, Ligeret, Simonet Michel, Pommery, Bunel, Thevenin, Lagnien, Breton, Gorju, Caudegare, Manceau, Coudrier et Saint-Germain.

Citons encore en passant la belle conduite des cavaliers de la garde républicaine : isolés du feu par la nature même du combat, ils trouvent encore le moyen de rendre service au pays. Affectés au service des estafettes, ces intrépides cavaliers se précipitent à travers les balles pour porter les dépêches et les ordres qu'ils reçoivent : rien ne les arrête, ils se jouent des obstacles et bravent le danger; leur fidélité seule s'élève à la hauteur de leur courage. Honneur à eux!

Reprenons le cours des événements.

Lorsque les troupes de la garde républicaine casernées au quartier des Minimes reçurent l'ordre d'aller combattre l'insurrection, il se trouvait à la caserne un jeune sous-officier de cavalerie, ex-chirurgien de marine, grand et vigoureux; du cœur plein la poitrine, du courage à la hauteur de toutes les positions, d'une expérience mûrie par deux voyages autour du monde, des états de service les plus beaux qu'un jeune homme de son âge puisse avoir, trois blessures pour décoration, et d'immenses services rendus au pays et à ses semblables pour titres et pour brevet d'honneur; enfin la conscience d'une vie pleine de bonnes actions pour unique récompense nationale. Girard de la Perrotière méritait sous tous les rapports les marques de confiance que le chef de bataillon Blainville lui accorda en lui donnant le commandement du quartier et le soin de sa défense.

De la Perrotière s'occupa immédiatement de trouver des moyens de défense qui pussent suppléer au petit nombre d'hommes qu'il avait sous ses ordres, ainsi qu'à la pénurie des munitions de guerre. Peu de temps après le départ de la colonne, il aperçut une barricade que les insurgés venaient de construire à l'extrémité de la rue Saint-Gilles. Cette barricade pouvant servir de point d'appui à l'attaque probable de la caserne, il résolut de l'enlever. En effet, prenant quelques hommes avec lui et assisté de quelques

gardes nationaux, il marcha résolument sur la barricade, qu'il emporta et détruisit. Rentré au quartier, il surveilla avec le plus grand zèle le service de police et de sûreté de la caserne, empêchant les insurgés de prendre position dans les maisons voisines.

Le 24 au matin, il apprit avec douleur que plusieurs compagnies du 18e léger venaient de rendre leurs armes sur la place des Vosges ; il y courut et parvint à recueillir 186 soldats désarmés ; ils étaient pâles et tristes, et leurs visages contrastaient avec celui d'un héroïque et jeune officier qui seul avait conservé son sabre.

« Le sabre est l'honneur du soldat, avait-il dit aux insurgés, vous ne l'aurez jamais... Vous me prendrez la vie, mais vous me laisserez l'honneur !.. »

Les insurgés, admirant la noblesse de ces paroles, ne lui prirent ni l'un ni l'autre... Nous regrettons de ne pouvoir citer le nom de ce digne officier, qui paraissait sortir récemment de l'école de Saint-Cyr.

Non loin de là, et sur la même place, un de ses camarades sortant également de l'école de Saint-Cyr, mais moins heureux que lui, recevait la mort des mains des insurgés auxquels il refusait ses armes.

Pendant ce temps, le nouveau commandant des Minimes, mettant à profit ses connaissances médicales, formait une ambulance dans le double but de secourir les blessés et de mettre la caserne sous la protection de l'humanité, lorsque tout à coup une co-

lonne de fumée, dépassant les maisons voisines, s'éleva dans la direction de la place des Vosges. De la Perrotière détacha, pour aller aux informations, un émissaire en blouse qui revint aussitôt lui apprendre que les insurgés avaient mis le feu à la caserne des Tournelles pour s'emparer de la mairie du VIII[e] arrondissement. Ils en étaient les maîtres et conservaient en ôtages les autorités.

De la Perrotière courut à la mairie; mais il fut arrêté à la porte par les insurgés qui la gardaient :

« Que viens-tu faire ici? lui disent-ils.

— Parler au citoyen maire.

— Que lui veux-tu?

— Accomplir un devoir d'humanité.

— Lequel?

— Lui demander les moyens de former une ambulance pour les blessés..

— Pour les assassins de nos frères, sans doute?

— Les assassins ne sont pas parmi nous, répondit fièrement de la Perrotière.

— Où sont-ils donc?

— Je ne suis pas venu ici pour vous le dire... Conduisez-moi chez le maire.

— Soignes-tu indistinctement les blessés des deux partis?

— Indistinctement; car la politique s'efface devant le malheur, et la fraternité oublie ses vengeances devant l'égalité de la mort. Vos blessés seront mes frères.

— Nous pouvons y compter?

— Je vous le promets.

— Quelle garantie nous donneras-tu?

— Ma parole d'honneur de médecin et de soldat.

— Il suffit ; suis-nous. »

Admis immédiatement en présence de M. Maréchal, adjoint du maire, et dont la conduite fut admirable, de la Perrotière ne put concerter avec lui les moyens de le délivrer, car ils étaient observés; il parvint toutefois à obtenir l'autorisation de se faire donner des médicaments et des vivres au moyen de bons qui lui furent remis aussitôt.

Le quartier des Minimes, ainsi mis à l'abri d'un coup de main et sous la protection de l'humanité, de la Perrotière put dès lors se livrer tout entier au soulagement des malheureux blessés qu'on apportait de toutes parts. Admirable de dévouement, on le voit seul et sans armes s'avancer vers le théâtre de la destruction, et disputer à la mort qui le menaçait lui-même les malheureux qui tombaient sous les feux de la fusillade. On le vit dans les rues Saint-Louis, Saint-Antoine, marchant en silence auprès des civières chargées de victimes, leur adressant des paroles d'espoir et de consolation. C'est dans ces courses périlleuses qu'il eut le bonheur de sauver plusieurs gardes mobiles et un garde national, exposés sans défense à la fureur de l'insurrection. Rien ne put l'arrêter dans l'exercice de cette sainte mission.



Le colonel de Vernon.

CHAPITRE V.

Le lieutenant Depautaine. — Rare énergie. — Quartier des Célestins. — Le capitaine Marquisan. — Scène étrange. — Fondeurs de balles. — La marmite est trop basse. — La marmite est trop haute. — L'archevêque de Paris. — Le lieutenant Flambart. — Lettre d'Armand Marrast. — Valtat parlementaire. — Nobles paroles. — Baiser de Judas. — Trahison. — Deux bons citoyens.

Tandis que les soldats de la garde républicaine, engagés sur tous les points, font de leur corps un rempart sanglant à la cause de l'ordre et du droit commun, plusieurs de leurs camarades dernièrement licenciés ont repris leurs armes.

Ne pouvant combattre dans les rangs de leurs anciens frères, ils marchent dans ceux de la garde nationale. Parmi ces bons citoyens on remarque le lieutenant Depautaine. Cet officier se présente le premier jour de la lutte chez le capitaine Mullier, commandant la 1re compagnie du 2e bataillon de la 2e légion, qui l'admit avec d'autant plus d'empressement dans ses rangs que Depautaine a longtemps servi en Afrique dans un régiment de cavalerie, où il n'a laissé échapper aucune occasion de prouver son courage intelligent, son zèle et son intrépidité de vaillant soldat.

Alors à la tête d'un détachement de trente hommes, dont il prit aussitôt le commandement, il marcha rapidement contre les insurgés, qu'il rencontra sur les

barrières Rochechouart et de la Chapelle. Les positions étaient formidables et supérieurement défendues par les accidents du terrain autant que par l'incroyable énergie des rebelles. Depautaine n'hésite pas à les attaquer, après avoir par ses paroles et son exemple communiqué son courage aux soldats improvisés qui pour la première fois se trouvaient au feu :

« *Le vin est tiré,* leur avait-il dit dans son langage pittoresque, *il faut le boire*. Nous voici en présence des ennemis, il s'agit de vaincre ou de mourir; je compte sur vous pour débusquer ces gaillards-là. En avant donc, et que pas un de vous ne quitte son rang; je jure de brûler la cervelle au premier qui prendra la fuite. »

Les barricades furent enlevées; Depautaine, joignant l'action à la parole, désarma de sa main trois insurgés, dont il tient les fusils chargés à la disposition de l'autorité.

Depuis, Depautaine a repris rang dans la cavalerie de la garde républicaine en qualité d'adjudant. Son zèle éclairé, son dévouement au corps, son incroyable activité, l'ont fait particulièrement remarquer de ses chefs.

Nous avons raconté précédemment comment le quartier des Minimes, confié à la bravoure de Girard de la Perrotière, était parvenu à repousser l'orage de l'insurrection; celui des Célestins, non moins menacé, parvint également à se garantir par le courage, l'in-

telligence et le sang-froid de l'officier Marquisan, capitaine d'habillement.

Dès le commencement de la lutte, des masses de rebelles avaient entouré la caserne en témoignant les intentions les plus hostiles. Cependant, tenus en respect, ils se contentent de demander des armes et des munitions ; on les leur refuse : ils persistent :

« Donnez-nous de la poudre, disent-ils, ou nous vous brûlons. »

Un simple garde lui répond énergiquement :

« *De la poudre?* Farceurs! nous vous en f....... *des navets!* »

Cependant leur attitude devient de plus en plus menaçante ; des renforts leur arrivent de toutes parts. Ils occupent en masse toutes les issues ; ils escaladent les murs du jardin qui avoisine la cour, et demandent à s'assurer par eux-mêmes s'il n'y a pas de magasin d'armes.

Pour éviter une lutte inégale, et dont le succès ne saurait être douteux, le capitaine Marquisan entre en négociation. Deux hommes seulement seront délégués et pourront pénétrer dans la caserne. Ces conditions sont acceptées, et deux insurgés parcourent un instant après le quartier sans voir autre chose que des figures énergiquement bronzées par le soleil d'Afrique, et portant l'empreinte d'une fermeté qui leur en impose. Ils se retirent et rejoignent leurs camarades en leur disant :

« Il ne faut pas nous y frotter, *il y a du Mazagran dans cette boutique.* »

Plus tard, dans la matinée du 25, alors que le canon tonne et jette des volées de boulets, les insurgés veulent tenter un dernier effort; ils se rapprochent de la caserne, démontent les portes de la rue du Petit-Musc, et pénètrent dans la petite cour sans avancer cependant plus loin. Ils finirent par se retirer.

A onze heures une épaisse fumée s'élève au-dessus du mur de la grande cour, près des barriques à eau et de la fabrique aux capsules. Serait-ce un commencement d'incendie? Il est important de s'en assurer.

« Quel est le bon b..... qui veut me suivre, demande le capitaine Mathieu?

— Moi, répond l'adjudant Hélie, et tous les deux se dirigent vers le mur, le franchissent et tombent comme une bombe de l'autre côté, au milieu d'un groupe de quinze à vingt insurgés qui fondaient des balles.

A la vue de ces deux braves qu'ils croient suivis de leurs soldats, les rebelles se disposent à la fuite, mais, ne les voyant point soutenus, ils se rassurent, les entourent et leur disent.

— Qui êtes-vous ?

— Eh, parbleu, vous le voyez bien!

— Des amis ?

— Des gardes républicains.

— Où allez-vous ?

— Ici.

— Que voulez-vous ?

— Nous assurer si vous avez réellement l'intention de nous enfumer comme des renards. A votre tour maintenant de répondre, à nous celui de vous interroger.

— Qui êtes-vous ?

— Eh ! parbleu vous le voyez bien !

— Des républicains ?

— Démocrates et socialistes.

— Que faites-vous ?

— Des balles que nous destinons à votre adresse. A bientôt ; malheur à vous !

— Vous ne connaissez pas votre métier, vous voyez bien que la marmite est trop basse, elle étouffe le feu et votre plomb ne fond pas.

— Merci du conseil, citoyens !

— *Il n'y a pas de quoi.* »

Après ce dialogue pittoresque, dramatique même pour les circonstances présentes, les deux braves officiers repassent le mur sans que les insurgés aient eu la pensée de les arrêter.

Une heure après, le capitaine Mathieu, impatient de l'inaction à laquelle les défenseurs de la caserne des Célestins sont condamnés, et désireux de compléter la leçon donnée aux fondeurs de balles, quitte le quartier, se rallie à un détachement que le citoyen Adam, adjoint du maire de Paris, conduisait dans la direction du Grenier d'abondance ; une vive fusillade s'engage ;

l'intrépide lieutenant Durand est blessé à la jambe droite, il ne continue pas moins de suivre ses camarades et de s'avancer sous la grêle de balles que font pleuvoir sur eux les insurgés embusqués dans l'île Louviers.

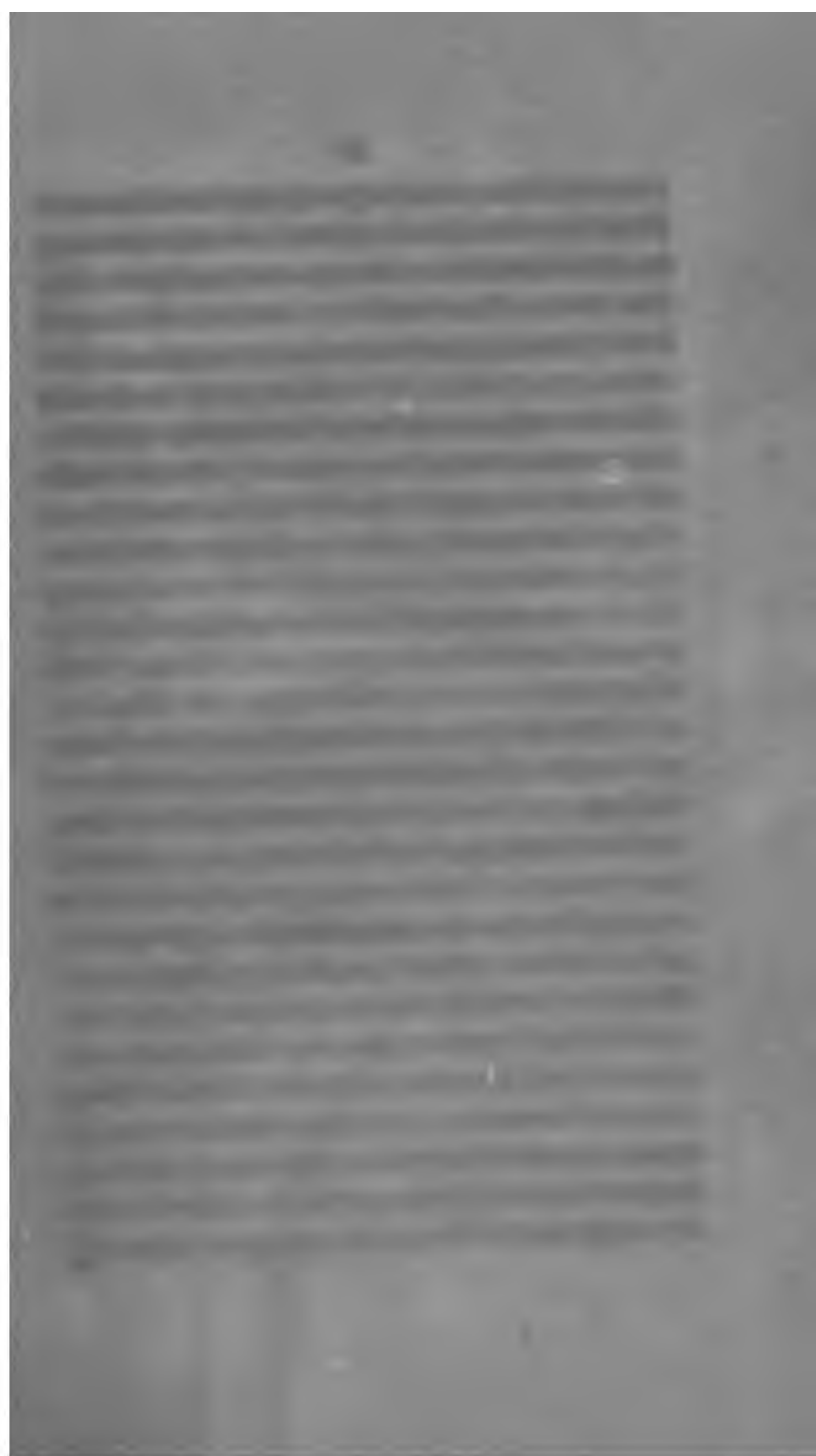
La barricade du pont du canal ayant été emportée, ces braves soldats se dirigent vers le boulevard Bourdon ; ils ont maintenant une pièce de canon et un obusier. Alors le capitaine Mathieu profite d'un moment de halte pour aller visiter, suivi d'un peloton de gardes mobiles détachés du 4e bataillon, l'enclos de la fabrique aux capsules, où il avait laissé les fondeurs de balles. Ils y étaient encore ; il s'avance rapidement vers eux.

« Maintenant votre marmite est trop haute, citoyens, leur crie-t-il, votre plomb fond trop bien pour nous. »

Les insurgés se le tiennent pour dit et prennent immédiatement la fuite.

Après cette expédition, le capitaine Mathieu rejoint le détachement qu'il a quitté sur le boulevard, où il arrive à temps pour remplacer les artilleurs qui avaient été tués sur leur pièce.

La position, dominée par les insurgés, n'était pas tenable : de tous les côtés un feu roulant et croisé décimait à coup sûr les rangs des gardes nationaux et de la ligne, car les insurgés avaient pour eux l'avantage du champ de bataille. Les braves de la garde républi-





Barricade du Petit-Pont.

caine voulurent l'égaliser. Avisant alors le magasin à fourrage du citoyen Danton, ils le traversent, et vont s'embusquer derrière la barricade formée à l'angle du parapet du canal avec le grand chantier de bois. Deux embrasures sont en peu de temps pratiquées à travers les piles de bois, et les servants des pièces, à couvert, peuvent enfin ouvrir leur feu contre les rebelles. Le capitaine Mathieu, qui a changé sa carabine contre un refouloir, pointe lui-même une pièce, et il la manœuvre avec une telle précision qu'elle porte le désordre dans les rangs des rebelles, avec une telle rapidité que ses décharges multipliées le rendent sourd, complétement sourd pour trois semaines.

C'est dans ce moment que le sublime archevêque de Paris marchait d'un pas ferme et résigné à la gloire du martyre; le feu était terrible... les gardes républicains l'entourent, ils veulent lui faire un rempart de leurs corps :

« Arrêtez-vous, Monseigneur, lui disent-ils.

— Laissez-moi aller vers eux.

— Mais ils vous tueront, Monseigneur !

— Un bon pasteur doit mourir pour ses brebis.

— Eux, des brebis, Monseigneur?

— Des brebis égarées qu'il faut ramener au bercail de l'ordre, de la raison et de la fraternité.

— Ce sont des loups, Monseigneur, et des loups enragés, encore. »

Le pieux archevêque, suivi de ses deux grands-vi-

caires, n'a point écouté les conseils qui se sont interposés entre lui et une mort certaine. Résigné au martyre, il s'ouvre un passage à travers les gardes républicains, qu'il bénit en continuant sa course, et il va consommer son sacrifice. Que le Dieu de la paix exauce sa dernière prière! que son sang précieux soit le dernier versé pour et par la France!

Un instant interrompu, le feu a repris avec un acharnement plus terrible encore, la fusillade a recommencé plus vive que jamais. On combat de part et d'autre avec une ardeur incroyable. La garde républicaine fait des prodiges de valeur; son sang coule à flots, et la balle impie de la guerre civile choisit pour cible la poitrine découverte de ses officiers.

Sur ce point le lieutenant Flambart, du 1er escadron, recommence les prodiges de valeur qu'il a faits dans les combats de la rue Saint-Jacques, sous les yeux du général Bedeau, et près du Petit-Pont, sous ceux de l'intrépide colonel de Vernon, ce vrai type du courage et de l'honneur militaire.

Après avoir dignement rempli, dans la rue Saint-Antoine, les missions dangereuses et délicates que lui ont confiées d'abord le général Duvivier, puis le colonel Charras et le chef d'escadron d'état-major Joinville, il sert une pièce d'artillerie dont les servants avaient été tués, et continue vaillamment le feu sous les yeux du colonel du 24e régiment d'infanterie légère qui l'admire.

Enfin il s'empare du drapeau rouge arboré sur la première barricade par les insurgés du faubourg Saint-Antoine.

C'est à ce sujet qu'il a reçu d'Armand Marrast cette lettre qu'il conservera comme un brevet d'honneur dans les glorieuses archives de sa vie militaire :

Hôtel-de-Ville, 26 juin, 5 heures du soir.

« J'ai reçu du citoyen Flambart, lieutenant de la garde républicaine à cheval, un drapeau rouge qu'il a vaillamment enlevé sur la première barricade du faubourg Saint-Antoine. Les épaulettes et le pantalon de ce brave officier attestent des coups de feu tirés sur lui et auxquels il a miraculeusement échappé.

« *Le représentant du peuple, maire de Paris,*

« Signé : ARMAND MARRAST. »

Cependant, après deux heures d'une lutte désespérée, le courage des défenseurs de la patrie l'emporte sur l'acharnement de l'insurrection; les rebelles, repoussés, se replient, mais en combattant et en disputant pied à pied le champ de bataille, ils reculent devant la course victorieuse de l'armée, devancée toujours elle-même par la garde républicaine qui s'avance la première et s'élance par bonds sur les débris des barricades.

Une poignée de braves, entraînés par l'intrépide Valtat, vétérinaire en premier de la garde républi-

caine, s'engage dans la rue de Charonne. La résistance continue dans le haut de ce quartier. Valtat rallie quelques hommes et deux braves gardes mobiles, puis il s'élance à leur tête dans la direction du feu. Mais à moitié chemin ils sont arrêtés par une horrible décharge qui leur tue deux hommes et en blesse un troisième. Valtat est couvert du sang de ses camarades, les balles sifflent toujours autour de lui, c'est le vent de la mort qui passe !

La position dans laquelle il se trouve alors est des plus critiques. Que fera-t-il ? La prudence, la raison même lui font un devoir de se replier, car il est seul pour ainsi dire contre une armée entière, et les chemins de la retraite lui sont encore ouverts? Valtat n'hésite pas un seul instant.

« Je mourrai, dit-il, ou j'arrêterai le cours de cette infâme boucherie qui roule dans nos rues des flots de sang, et amoncèle partout des barricades de cadavres. »

Puis, mettant son képi au bout de sa carabine, il reprend sa course et saute sur la barricade ennemie.

Il n'y a plus à ses côtés qu'un garde mobile du 15[e] bataillon et un tambour qui tombe de fatigue et roule sur les pavés sanglants.

« Citoyens, arrêtez, leur crie Valtat : arrêtez! au nom de l'humanité, au nom de la France en deuil qui pleure ses enfants morts, au nom de Dieu, cessez cette terrible lutte entre frères. Vous êtes les jouets d'une fatale erreur, un voile de sang vous in-

tercepte la lumière de la vérité, vous croyez lutter pour la République, et vous combattez contre elle; vous croyez conquérir la liberté, et vous l'étouffez à jamais dans une mare de sang. Vous êtes braves, mais le courage ne suffit pas pour vaincre, le droit peut être un instant vaincu, mais il finit toujours par l'emporter sur la force injuste et brutale. Vienne aujourd'hui pour vous le succès, ce qui d'ailleurs est impossible, et vous aurez demain le despotisme, la tyrannie, sur le piédestal que vous leur aurez élevé sans le vouloir.

« Encore une fois, mes amis, mes frères, au nom de la France, notre mère à tous, déposez vos armes homicides, la guerre civile est le fratricide des peuples. »

Ces paroles, prononcées d'une voix forte et profondément émue, arrivèrent au cœur des insurgés, qui, déposant un instant leurs armes au pied de leurs barricades, s'approchèrent de Valtat, lui prirent la main et l'embrassèrent. L'heure de la réconciliation semble être arrivée. Valtat s'en réjouit au fond de son cœur; mais tout à coup des voix menaçantes ont retenti sur le second plan. Les mots de trahison, point de grâce, se sont fait entendre; les insurgés, désarmés un instant par les paroles de paix auxquelles ils avaient applaudi les premiers, ont ressaisi leurs fusils. Valtat est aussitôt entouré, pressé et cerné de toutes parts. Plus de retraite possible, et les regards

qui le dardent sont pour lui pleins de vengeance, les lèvres qui lui parlent sont crispées par la colère : la tempête gronde sur sa tête. Enfin les insurgés se jettent sur lui et le désarment, le mobile éprouve le même sort. « Laissez-moi mon fusil, s'écrie cet enfant que l'honneur a fait homme à quinze ans, laissez-moi mon fusil, c'est l'honneur que je vous demande... » Inutile prière! il est désarmé, et il verse des larmes sublimes accueillies par l'insulte et la raillerie.

Cependant les armes sont tournées contre Valtat, les cris de mort se sont mêlés à ceux de la vengeance... C'en est fait de lui, et cependant Valtat reste impassible ; immobile dans sa grandeur d'âme comme une statue d'airain sur son piédestal, il regarde sans pâlir les sabres nus et les baïonnettes qui se dirigent sur sa poitrine découverte.

« Je suis venu à vous avec des paroles de paix, s'écrie-t-il, et au mépris du droit des gens, vous me retenez prisonnier ; je vous ai appelés frères, et vous m'assassinez comme vous avez hier assassiné le brave général Bréa ; frappez donc, frappez, mais rappelez-vous que ma mort sera pour vous une lâcheté de plus, un crime à joindre à tous ceux que vous avez déjà commis. »

L'énergie, le sang-froid de Valtat provoquent un moment d'hésitation, deux braves citoyens en profitent pour voler à son secours et l'arracher, ainsi que le garde mobile, à une mort certaine. Ces deux

braves citoyens s'appellent, l'un Isambert, l'autre Perdrieux; le premier demeure au numéro 102, et le second au numéro 104 de la rue de Charonne. Honneur à tous deux!

La scène que nous venons de raconter se passait dans le quartier populeux que les insurgés avaient choisi, non pour se ménager une retraite en cas de revers (ils se croyaient sûrs de la victoire), mais pour y établir leur quartier-général; vaincus au faubourg Saint-Antoine, ils purent considérer la partie comme perdue pour eux. En effet, dispersée sur tous les autres points, l'insurrection ne songea plus qu'à dissimuler les pertes éprouvées pendant la bataille, et qu'à effacer la trace des chemins ensanglantés où les blessés avaient dû passer, pour aller chercher en des retraites ignorées un abri contre le sort réservé aux vaincus.

Le drame de juin touchait à son dénouement. Le silence des regrets avait succédé au bruit de la bataille, le cri des sanglots avait remplacé le cri de guerre. Paris, la ville des plaisirs et des fêtes, Paris, la ville estimée des heureux et des riches, Paris était plongée dans un immense linceul taché de sang. Ses maisons, percées de balles et de boulets, ses hôpitaux encombrés de blessés, ses églises remplies de cercueils, ses rues parsemées de figures sombres et tristes arrosées des larmes que la douleur des vivants accorde à la mémoire des morts, tout révélait les

immenses désastres des quatre sanglantes journées de juin.

Les braves de la garde nationale rejoignirent leurs foyers. La garde républicaine, l'armée et la mobile reprirent le chemin de leur quartier, où dès-lors ils purent compter le vide énorme que la mort avait creusé dans leurs rangs.

CHAPITRE VI.

Généreuses paroles du colonel de Vernon. — Le lieutenant Oubert. — Admirable sang-froid. — Valtat. — Un chevron d'honneur. — Famine. — Le lieutenant Durand. — Tambour improvisé. — Le capitaine Mathieu à la recherche d'un médecin. — Un insurgé apothicaire. — Une balle égarée. — Le tambour-maître Prevost. — Le tambour Châtel. — Courage antique. — Le capitaine Zehler rallie des mobiles. — Le sergent Percepie. — Le commandant Lebris. — Le sergent Brusik. — Assassine-moi, si tu l'oses ! — Julienne Danjou. — Un arbre de la liberté transformé en potence. — Elle est folle. — Cinq minutes de présidence. — Sang-froid. — Leblond, sous-officier. — Poste élevé. — Moulin, lieutenant d'artillerie. Coup de canon tiré à blanc. — Un garde républicain sauvé par un ex-garde municipal. — Dévouement de l'aide-major Menessier. — Admirable résolution du colonel de Vernon. — Le tambour Bonnigal aux barricades. — Un bain de pavés. — Souscription. — Une pipe consolatrice. — Il passera ! il ne passera pas ! il a passé ! — Une cantinière. — Citation d'honneur. — Braves de la garde républicaine.

Parmi les grandes et belles actions, parmi les faits de courage, de dévouement et de rare intrépidité dont la garde républicaine a donné de si nombreux exemples pendant les 23, 24, 25 et 26 juin, nous citerons avec bonheur tous ceux que nous avons pu recueillir.

L'éloge historique d'une grande vertu est au cœur ce que le ruban d'honneur est à la boutonnière. Il est moins éclatant, mais il est plus solide ; les couleurs du ruban se déflorent sur la poitrine, le souvenir d'une grande action arrive embaumé dans l'histoire et

survit à l'oubli de la tombe. La garde républicaine, réorganisée dans les premiers jours de juin, sera décorée tout entière aux yeux de la postérité, car elle a été grande, belle, sublime et digne de la patrie.

Nommons en première ligne le colonel de Vernon, intrépide enfant de la Bretagne. Nous l'avons vu dans le premier chapitre de ce livre, nous l'avons vu magnifique de courage et de valeur, quand au cri de vive la France! il s'élançait contre les Arabes à la tête de sa brillante cavalerie; nous le retrouvons aux dernières pages de cette histoire toujours le même, toujours digne de lui et de l'armée. Le véritable honneur ne faillit jamais.

Quelques officiers de la garde républicaine allaient être renvoyés au moment où l'on se trouvait déjà pour ainsi dire en présence de l'insurrection. C'était autant d'ennemis et d'adversaires que l'on se créait, la prudence exigeait peut-être l'ajournement de cette mesure.

Le colonel de Vernon, à qui l'on s'en ouvrit, répondit avec une remarquable animation : « Il répugne à l'honneur militaire de recourir à l'épée des hommes que l'on doit désarmer le lendemain de la bataille, la bataille serait pour eux un baptême, sinon une expiation. Quoi qu'il en advienne, qu'ils sachent la vérité, et ne commettons jamais de lâcheté. »

Sur une tombe récemment fermée, gravons en lettres d'or le nom de l'héroïque Oubert. Lieutenant au 1er escadron, Oubert était un de ces hommes

rares pour lesquels la peur est un mot sans expression, et la lutte un jeu.

Sous-officier démissionnaire, il s'était engagé comme volontaire aux chasseurs d'Afrique, qu'il avait quittés pour passer aux spahis de Constantine. La croix des braves avait bientôt récompensé son brillant courage.

C'était un cœur d'or, sans alliage, franc, dévoué; il avait un seul défaut, mais ce défaut qui, dans les épreuves difficiles de la vie, devient une vertu, mit un instant en question son avenir militaire.

C'était une exaltation souvent irréfléchie toujours nuisible sous l'uniforme du soldat. Cette exaltation était du reste une conséquence de ses qualités. La vie monotone de la garnison ne convenait nullement à sa nature fougueuse. Gagner une épaulette comme au collége on gagne un prix de sagesse, lui paraissait une chose impossible.

Le 24 juin, au moment d'attaquer la barricade *Baudoyer*, il dit à Valtat : « Je vais aller ramasser mon brevet d'officier sur les pavés des barricades. » C'est à cette même barricade qu'il fit preuve d'un courage à froid qui rappelle les prodiges chevaleresques du moyen-âge. Il lança son cheval contre le rempart anarchique de la révolte, et se mit tranquillement à observer ce qui se passait de l'autre côté, dans le camp retranché des insurgés. Ceux-ci, qui avaient reculé devant l'incroyable audace d'Oubert,

revenant de leur première surprise, dirigèrent contre lui une décharge générale qu'il essuya sans sourciller; son heure n'était pas encore venue, une balle lui mit seulement une oreille en sang.

Dans la soirée du même jour, le général Rey l'ayant désigné ainsi que Valtat pour aller occuper des maisons qui, situées sur la rive opposée à l'Hôtel-de-Ville, inquiétaient par la fusillade les troupes échelonnées sur le quai : « Allons! s'écria Oubert, allons demander un billet de logement à *messieurs les insurgés*, je suis curieux de connaître la réception qu'ils nous préparent; » et, suivi d'un petit nombre d'hommes, il s'avança avec son sang-froid habituel à travers les balles qui tombaient à ses côtés.

— « Pressons le pas, si vous le voulez bien, lui dit un garde qui vient de recevoir une balle dans son képi; il fait chaud ici.

— Ils croiraient que nous avons peur, répond Oubert, et il conserve la même allure à sa marche.

— Vous voyez bien que leurs balles sont polies, ajoute-t-il un instant après; elles ne font que nous saluer. »

Ce jour-là les balles le saluèrent en effet jusqu'à l'heure de la nuit qui vint séparer les combattants; mais le lendemain, à l'attaque des barricades de la rue de l'Hôtel-de-Ville, une balle, qui ne ressemblait point à celles de la veille, l'atteignit en pleine poitrine; son sabre s'échappa de ses mains, il le ra-

massa sans proférer une seule plainte, puis, soutenu par Valtat, son digne frère d'armes, il se rendit à l'Hôtel-Dieu pour en sortir quelques jours après... dans un cercueil.

—

A l'attaque de la rue de l'Hôtel-de-Ville, une balle, faisant ricochet, vint frapper à la cuisse droite le vétérinaire en chef Valtat; il n'en continua pas moins sa course, et s'élança un des premiers sur la formidable barricade qui défendait l'entrée de cette rue. Une seconde balle l'atteint légèrement à la jambe gauche sans l'arrêter davantage ; il arrive assez à temps dans la rue Saint-Antoine pour prendre part à la prise des premières barricades.

Parvenu à la hauteur de la rue Saint-Paul, il tombe frappé d'une troisième balle à la rotule du genou. On le relève et l'on veut le transporter à l'ambulance, mais il s'y refuse disant : « Tant que j'aurai la force de marcher j'irai en avant, et il reste sur le champ de bataille. »

—

Un garde républicain, vieux soldat d'Afrique, reçoit un coup de baïonnette qui lui lézarde la figure ; il tue son adversaire, et s'essuie tranquillement en disant :

« Voilà un chevron de plus.

— Un chevron qui compte double, lui répond un de ses camarades, car c'est un chevron d'honneur. »

—

Trois compagnies de la garde républicaine, les 3e, 5e et 6e du 2e bataillon, commandées par l'un des meilleurs officiers, le commandant Tricotel, se sont trouvées au milieu du feu des insurgés, et exposées trente-six heures aux angoisses de la faim, malgré les efforts des volontaires du 4e bataillon de la garde mobile qui cherchèrent en vain à leur faire passer des vivres.

Ces braves soldats ont éprouvé réellement les horreurs de la famine, et pas un d'eux n'a proféré une plainte... Souffrir de la soif et de la faim à Paris !...

—

Dans la rue Geoffroy-Lasnier, le jeune Durand, lieutenant de la 4e compagnie du 2e bataillon, s'empara d'une caisse et battit lui-même la charge au milieu de la rue criblée de balles. C'est ainsi qu'animant du geste et de la voix ses soldats, il s'engagea bravement dans la rue Saint-Antoine regardée comme inabordable. Ce vaillant officier avait eu sa capote traversée d'une balle et reçu dans le genou droit un coup de feu qui l'avait jeté à terre.

Malgré cette blessure et les accidents d'une grave contusion, il ne coopéra pas moins à la prise d'une partie des barricades de la rue Saint-Antoine et arriva

jusqu'à celle que l'insurrection avait élevée devant l'église Saint-Paul.

Dans la matinée du 24 juin, plusieurs blessés transportés au quartier des Célestins souffraient horriblement, et pas un médecin ne se trouvait là pour leur appliquer un premier appareil.

« Je vais en chercher un », s'écria le capitaine Mathieu ; et franchissant le mur de la rue du Petit-Musc, il s'engage bravement en uniforme, mais sans armes, à travers les nombreuses barricades qu'il trouve sur son passage et qu'il franchit les unes après les autres.

Il arrive ainsi à la rue Saint-Antoine et s'informe de la demeure d'un médecin, on lui indique une maison, il s'y rend et se trouve tout à coup entouré d'une masse d'insurgés qui s'y trouvaient enfermés.

« Je viens chercher un médecin, leur dit-il.

— Un médecin, lui répondent-ils, nous allons te f..... une médecine.

— Non, non, point de meurtre inutile, s'écrie l'un de leurs chefs. »

Le capitaine Mathieu lui prenant la main ajoute :

« Vous avez raison, on n'assassine pas un brave comme moi, on le fusille quand il l'a mérité, voilà tout. »

Un instant après, échappé comme par miracle à ce nouveau danger, il rentre au quartier des Célestins, mais seul et sans médecin.

Tout est grave et sérieux dans l'histoire de la garde républicaine.

Cependant nous trouvons quelquefois dans la bouche de ces vieux soldats qu'on pourrait appeler les grognards de l'armée française, nous trouvons des saillies qu'on croirait échappées aux lèvres rieuses des jeunes soldats de la garde mobile.

L'un d'eux, frappé d'une balle tirée par une fenêtre et s'arrêtant dans une partie du corps qu'un brave ne montre jamais à l'ennemi, s'écria en riant :

« Ces b...... d'insurgés ont donc des apothicaires parmi eux. »

—

Un garde à cheval, rentrant au quartier après avoir rempli une mission d'estafette, trouve une balle perdue dans son uniforme.

« Tiens, dit-il, voilà une *prune égarée*.

— Dis plutôt d'*égarés*, reprend un de ses camarades. »

—

Le tambour Prévost, vieux soldat faisant les fonctions de tambour maître, combattait sans autres armes que sa caisse; il faut avouer qu'il s'en servait admirablement pour exciter ses braves camarades, qui du reste n'en avaient pas besoin, lorsqu'une malheureuse balle l'étendit par terre; mais se ramassant sous

lui à la manière des tailleurs, il continua de battre la charge en criant :

« Courage, camarades, en avant! en avant! Dieu veille sur la France! »

Transporté plus tard à l'hôpital, il y est mort dans le délire et en demandant une croix que méritaient ses vingt-sept années de service et qu'il avait payée de son sang.

Puisqu'on n'a pu la mettre sur sa poitrine, on aurait dû la poser sur sa tombe.

—

Un autre tambour, un enfant nommé Chatel, engagé dans la garde républicaine, battait également la charge au pied d'une barricade qui vomissait une pluie de feu. Une balle lui brise la main droite, il l'entoure de son mouchoir et continue tranquillement de la main gauche. La barricade est enlevée, les gardes républicains la franchissent, Chatel les suit tambour battant; un combat à l'arme blanche s'engage. Chatel, qui se trouve engagé dans la mêlée, a la main gauche coupée d'un coup de sabre; il chancelle; mais se redressant aussitôt sans proférer un cri, il frappe la caisse de son moignon ensanglanté jusqu'au moment où ses forces trahissant son courage il est porté sans connaissance à l'hôpital.

L'histoire antique n'a rien de plus beau. Cet enfant,

ce héros, veux-je dire, méritait aussi la croix d'honneur... Une croix de bois seule abrite sa tombe.

—

En débouchant avec sa compagnie sur le parvis de Notre-Dame, le capitaine Zehler aperçut un fort détachement de gardes mobiles rompu par la fusillade et opérant un mouvement de retraite. Il marcha droit à eux.

« Enfants de Paris, s'écrie-t-il, braves gardes mobiles, ne vous repliez pas davantage, car trois pas de plus et la honte serait derrière vous ; ne démentez pas votre réputation de bravoure par un moment de retraite, ne faites pas dire que les enfants de Paris ont eu peur. Allons enfants, en avant ! »

Alors la garde mobile, électrisée par ces nobles paroles, s'élança comme une volée d'alouettes sur la barricade.

—

Dans la soirée du 25, au moment où, les cartouches et les capsules manquant aux braves défenseurs de l'ordre, le feu se ralentissait, un sergent de la garde républicaine, le nommé Percepied, se présente seul et noir de poudre à la Préfecture, devant le citoyen Guyon :

« Citoyen, lui dit-il, je viens du Panthéon où mes camarades sont aux prises avec les insurgés ; je viens

vous demander des capsules, car elles nous feront bientôt défaut. »

Il en remplit les poches de sa tunique, partit se battant en guérillero chemin faisant, et recommença trois fois de suite la même opération.

A la quatrième fois, le citoyen Guyon ne put s'empêcher de lui serrer la main et de lui dire :

« Il paraît que la mort ne veut pas de toi ; tu es un brave. »

L'attaque de la barricade du Temple fut l'une des plus terribles. Le pavé était littéralement rouge de sang et jonché de cadavres. Les projectiles sifflaient avec une telle rapidité qu'ils produisaient dans l'air une agitation, un véritable vent de balles. A cette affaire, qui coûta plus de trois cents hommes tués à l'armée, le commandant Lebris fut sublime de sang-froid, effrayant de courage.

Un certain nombre de gardes nationaux combattant dans les rangs de la garde républicaine occupaient la droite, et se trouvaient par conséquent les plus exposés au feu de l'insurrection ; le brave Lebris leur fit prendre la gauche malgré leur résistance :

« Vous êtes des pères de famille, leur dit-il, nous sommes des soldats ; c'est nous qui devons mourir les premiers. »

Dans la matinée du 23, Brusik, sergent à la 1re compagnie du 3e bataillon, désirant reconnaître la position des insurgés retranchés dans la rue du Colombier, arrive jusqu'au milieu d'eux malgré une vive fusillade, et les engage à suspendre leur feu :

« Votre sang est le nôtre, leur dit-il; mettons fin à ces luttes sanglantes qui désolent la patrie. Combattez avec nous ; venez, nos rangs vous sont ouverts. »

Aussitôt un homme en blouse l'apostrophe :

« Qui es-tu? lui demande-t-il.

— Je suis républicain. »

Peu satisfait de cette réponse, l'insurgé le met en joue; mais Brusik le désarme par ces seules paroles :

« Assassine-moi donc, si tu l'oses! »

Une femme, une jeune fille âgée de vingt-deux ans, Julienne Danjou, native de Gien, département de la Loire, s'est particulièrement distinguée dans les rangs de la garde républicaine.

Pendant les quatre journées, elle n'a pas quitté un seul instant les champs de bataille, enlevant les morts, pansant les blessés, et traversant les pluies de balles avec un courage tellement héroïque que le premier jour le commandant Tricotel la prit pour une femme ivre, et le second pour une folle; mais le troisième jour, Julienne parut à ses yeux comme le type le plus

avancé de l'intrépidité, la personnification du plus saint dévouement.

Les mains noires de poudre, les vêtements en désordre, imprégnés de sang, les bras nus et les cheveux jetés au vent, elle était belle à voir remplissant sa mission d'infirmière jusque sous le feu des barricades. La nuit, elle dormait au milieu des soldats étendus sur la paille du bivouac, après avoir partagé avec eux les faibles ressources qu'elle avait pu recueillir dans la journée.

Nous avons voulu voir cette jeune femme et lui parler; elle nous a raconté avec modestie, sans se douter qu'elle eût fait de belles et de grandes choses, toutes les particularités de sa vie pendant ces quatre journées fatales de juin. Elle nous a fait éprouver un frisson en nous racontant les détails de l'épisode suivant. Écoutons-la, c'est elle qui parle :

« Surprise par quatre insurgés au moment où je pansais un grenadier blessé sur la place de la Bastille, ils m'entraînèrent derrière une barricade pour délibérer sur mon sort.

— Qu'en ferons-nous? dit l'un.

— Il faut la fouetter et la renvoyer nue à *ses bons amis* de la ligne, de la mobile et de la garde républicaine.

— Non! répliqua vivement un autre, il faut la fusiller.

— La g.... ne vaut pas un coup de fusil; la poudre est rare, il faut ménager notre poudre.

— Il faut la pendre!

— Pendons-la.

— A l'arbre de la liberté, ce sera drôle!

« Pas déjà tant, pensais-je en moi-même. En les entendant discuter sur le genre de mort que je devais subir, j'avais grand'peur; mais ils auraient été trop heureux si je le leur avais montré, je fis tous mes efforts pour rester calme, impassible.

— Tu n'as donc pas peur, b....? me dirent-ils.

— De quoi? répondis-je.

— De la mort?

— De la mort! non, mais de vos figures! oui, il faut avouer qu'elles ne sont pas belles.

— La gredine se f.... de nous, dit l'un; et s'approchant de moi, il ajouta: la b.... n'est pas trop mal; elle a des yeux bleus et des cheveux noirs; il faut la jouer avant de la pendre.

— Ça va, répondirent les autres; jouons à celui qui l'aura le premier, le second, et ainsi de suite, jusqu'à ce que *la corvée soit faite.* »

« Et ils allaient effectivement me jouer ainsi, lorsque celui qui semblait leur chef fit observer que le temps leur manquerait peut-être. Alors, sans plus de retard, ils m'attachèrent au cou une mauvaise cravate longue, et m'enlevant dans leurs bras, ils me pendirent à un clou planté dans l'arbre de la liberté.

« Je serais morte là, sans un détachement de la garde mobile qui, me voyant suspendue, vint aussitôt au

pas de course à mon secours. Il était temps; car j'avais déjà perdu connaissance. »

Julienne Danjou portera toute sa vie les *traces* de cette aventure, car elle a conservé de la strangulation une extinction de voix que les médecins ont déclarée incurable.

Plusieurs journaux ont parlé de Julienne Danjou; tous ont rendu hommage à sa belle conduite, et l'ont désignée aux récompenses nationales. Mais jusqu'à ce jour, elle n'a reçu encore que celle de sa conscience. Julienne, sans travail, sans ressources, est tombée dans un état voisin de la misère.

Oh ! si le pouvoir exécutif le savait!..

Elle demeure rue Saint-Paul, n° 27.



Autre épisode qui peut faire pendant à celui-ci :

Nous avons raconté le généreux dévouement du brave de la Perrotière, chargé de la défense du quartier des Minimes, et pansant indistinctement les blessés des deux partis. Appelé le 24 juin dans une maison, il s'y rendit en toute hâte. Là, un spectacle affreux se présenta à ses regards. Une jeune femme tenait embrassé dans ses bras le corps sanglant de son mari, garde national, qu'on venait de lui rapporter mort. Son front était pâle, ses yeux secs et hagards; un mouvement nerveux crispait ses lèvres, et ses mains étaient glacées.

« Regardez-le bien, disait-elle, c'est mon mari, mais ne le dites pas, car ils vont venir, et ils me le tueraient. Ah! je savais bien que la Seine se rougirait de sang! mon porteur d'eau me l'a dit il y a plus d'un mois... Je savais bien que la mort se promènerait à Paris, qu'elle viendrait s'asseoir à nos tables et se coucher dans nos lits d'épouses; je savais bien que... Silence! entendez-vous? c'est le bruit du canon, la fusillade se rapproche; sentez-vous la poudre?... Ne t'en vas... ne t'en vas pas, te dis-je?... ils te tueraient, les misérables, et s'ils te tuaient, que deviendrais-je, moi, pauvre et faible femme? »

Disant ainsi, la pauvre femme posait ses lèvres sur les lèvres glacées de son mari mort...

La malheureuse était folle!

—

Nous avons raconté comment le brave Valtat avait été arraché des mains des insurgés de la rue Charonne.

Perdrieux, marchand de vin, n° 102, après l'avoir délivré, le conduisit dans sa boutique, pas assez précipitamment cependant pour qu'une douzaine des plus exaltés ne les y suivissent. Valtat n'avait échappé à un danger que pour tomber dans un autre. On le fit asseoir dans le fauteuil rouge du maître de la maison, et l'on délibéra sur son sort.

Joignant la raillerie à la menace, un des rebelles l'apostrophant, lui dit:

« Eh bien! qu'en dis-tu, citoyen, te voici président?

— Je dis que ce ne sera pas pour longtemps, répondit Valtat; mais, puisque je suis président, j'ai le droit de vous demander à boire; apportez-moi un verre de vin, j'ai soif: je mourrai du moins comme je suis né, en buvant. »

Pendant qu'on lui apportait le verre demandé, la femme de Perdrieux qui se trouvait dans une pièce voisine, lui fit signe de la rejoindre, il se rendit aussitôt près d'elle, le marchand de vin et un insurgé le suivirent:

« *Déjà*, dit Valtat.

— Pas encore, répondit l'insurgé, nous avons servi ensemble en Afrique, tu es un brave soldat, je veux te sauver. »

Disant cela, il lui arrache son uniforme, Perdrieux le remplace par une blouse, le fait échapper par une porte de derrière, et l'accompagne; il traverse une cour qui donne dans un pensionnat, et de ce pensionnat il gagne la maison de M. Tancé, fabricant de produits chimiques. Mais averti qu'on le poursuivait, il monte sur un toit, du toit il gagne un mur et se laisse tomber dans un jardin.

Quelques instants après il était délivré, et un colonel d'état-major l'embrassait.

—

Leblond (César-Joseph), sous-officier à la 6e compagnie du 2e bataillon, qui avait assisté à la prise des barricades de la rue Saint-Antoine et relevé le général Perrot qui avait glissé dans les débris de ces forteresses de granit, se rend avec dix-huit hommes dans la rue Geoffroy-Lasnier. Son uniforme est percé de balles, son fusil est brisé dans ses mains; il ramasse celui d'un garde mobile tué à ses côtés et s'élance de nouveau au combat.

Une décharge lui tue six hommes, il pénètre alors dans une maison et s'embusque aux fenêtres pour ouvrir le feu sur les insurgés qui sont à leur tour décimés. Puis quand il a brûlé toutes ses cartouches, il monte sur le toit et fait tomber de là une pluie de tuiles sur la tête des rebelles qui se retirent en désordre.

—

Un jeune lieutenant d'artillerie, M. Moulin, officier d'une rare intrépidité et d'un bel avenir, commandait les pièces de canon qui appuyaient la colonne du colonel de Vernon. Il reçoit l'ordre de tirer le premier coup à blanc et de laisser écouler un certain laps de temps entre le second coup qui, cette fois, devait être à boulet.

Le colonel veut que le canon qui était la dernière raison des rois soit le dernier argument de la république mise en état de légitime défense.

« Le boulet, dit-il, n'atteindra que les malheureux qui, après avoir été avertis, persisteraient à l'attendre derrière leur barricade. »

Ces magnifiques paroles resteront dans l'histoire de la garde républicaine comme un exemple de générosité.

—

Deschamps, adjudant de cavalerie de la garde républicaine, portant une dépêche des plus importantes aux membres du pouvoir exécutif réunis au palais de l'Assemblée nationale, est entouré d'un groupe d'insurgés qui veulent le jeter dans la Seine. Deschamps parvient à fuir ce danger. Arrêté une seconde fois, il est forcé d'abandonner son cheval aux mains des rebelles et se réfugie dans une maison voisine.

Il monte un premier étage et se trouve tout à coup en présence d'un homme jeune encore qui lui dit :

« Je vous sauverai, je connais la position affreuse dans laquelle vous vous trouvez et qui fut la mienne au mois de février. Je suis un ancien garde municipal. »

Un instant après, Deschamps, vêtu d'une blouse d'ouvrier, le front couvert d'une mauvaise casquette, traversait l'insurrection et se rendait à l'Assemblée nationale pour s'acquitter de sa mission.

Cet adjudant a fait preuve en cette circonstance d'un grand courage rehaussé par une étonnante présence d'esprit.

—

L'aide-major Menessier a fait preuve, pendant les quatre journées, d'un dévouement et d'un courage complets. On l'a vu constamment panser au milieu du feu les malheureux blessés et les évacuer sur les ambulances. Il n'aurait pas eu plus de sang-froid dans la salle d'opération d'un hôpital.

Menessier a bien mérité de l'armée!

—

Des représentants du peuple visitèrent les blessés transportés à l'Hôtel-de-Ville au moment où l'issue de la bataille était incertaine encore. Les insurgés pouvaient devenir maîtres de l'Hôtel-de-Ville, on devait prévoir les conséquences de cette prise de possession opérée à des conditions de colère et de surexcitation. On devait se demander si le sentiment de la vengeance ne l'emporterait pas sur celui de l'humanité.

Dans le doute le docteur Menessier reçut l'ordre de faire évacuer le général Bedeau et le colonel de Vernon.

Instruit du motif qui présidait à sa translation, celui-ci demanda si des soldats de la garde républicaine se trouvaient à l'Hôtel-de-Ville.

« Oui, mon colonel, lui répondit-on.

— Eh bien! je reste, ajouta-t-il, je veux partager jusqu'à la fin le sort de mes soldats. »

Il ne voulut même pas que l'on fît disparaître les

insignes de son grade et son uniforme d'officier de la garde républicaine.

Les cadres des officiers et sous-officiers de la garde républicaine sont composés d'un grand nombre de vieux soldats d'Afrique. Parmi les premiers nous devons citer le capitaine Bidon, capitaine de la 4e compagnie du 2e bataillon; nous devons le citer comme l'un des meilleurs officiers de l'armée.

Il a été admirable de courage et de sang-froid pendant les journées de juin. Ce n'était pas la première fois qu'il faisait ses preuves et gagnait ses épaulettes de vaillant soldat. Au premier siége de Constantine, il eut un fusil brisé dans ses mains par une balle arabe au moment où il le mettait en travers pour retenir ses camarades et les arrêter sur le chemin d'une retraite trop précipitée.

Les tambours de la garde républicaine se sont généralement distingués. Le nommé Bonnigal (Louis-Désiré), blessé d'un lingot de fer à la région plantaire au moment où il franchissait la barricade du Petit-Pont, dépose tranquillement sa caisse, prend un fusil d'un garde renversé mort à ses pieds, ajuste un homme dont chaque coup de feu portait, le tue, reprend sa caisse, et continue de battre la charge tout le temps, au milieu de la plus vive fusillade.

Ce brave Bonnigal souffre encore de sa blessure. Le pouvoir exécutif a payé la dette du sang de ses camarades en posant sur sa poitrine la croix des braves qu'ils avaient si bien méritée.

—

Lacoste (Timothée), ex-brigadier au 4e régiment de chasseurs, et actuellement engagé dans la garde républicaine, remplissait le 25 juin les fonctions de maréchal-des-logis. Porteur d'une dépêche importante, il passait au grand galop dans la rue Saint-Denis lorsqu'il tomba renversé de son cheval sous une pluie de pierres lancées du haut des maisons voisines.

Un détachement de la garde nationale le relève.

« Où êtes-vous blessé? lui demande-t-on.

—Partout, répond-il, car les b...... viennent de me faire prendre un bain de pavés. »

—

Admirable de courage, la garde républicaine fut sublime de générosité; terrible pendant le combat, elle a été magnanime de modération dans la victoire. En ses ennemis vaincus elle n'a plus vu que des frères égarés et malheureux qu'elle a secourus et protégés. Dans ses rangs les cris de la miséricorde ont toujours étouffé la voix de la vengeance.

Le véritable héroïsme est généreux.

La garde républicaine en masse vient de souscrire

à raison de 50 centimes par homme une somme de 15,000 francs qu'elle a offerte à la veuve d'un garde mort aux barricades. Cette malheureuse femme est enceinte et sur le point de mettre au monde l'enfant d'un brave.

—

Benner, sergent dans la garde républicaine après l'avoir été aux zouaves, reçoit à l'assaut d'une barricade, dans la rue Saint-Antoine, un coup de feu qui lui fait une horrible blessure à travers le visage.

« Cré coquin, dit-il, je n'étais pas déjà beau, me voici maintenant *joli garçon;* et il ajouta en riant : Ce qui me console, c'est que la balle de ces j... f.....-là m'a laissé assez de place *dans la gueule* pour fumer ma pipe. »

—

Labarre, ex-chasseur d'Afrique, reçoit l'ordre de porter une dépêche importante à Vincennes; il lance immédiatement son cheval qui fait jaillir du feu, mais à moitié chemin un groupe d'insurgés l'arrête.

« Où vas-tu, lui crient-ils?

— Où m'appelle mon devoir.

— Tu ne passeras pas.

— Je passerai.

— Il ne passera pas...

— Il passera, s'écrie Labarre, il passera. » Et le

sabre à la main, il s'ouvre d'estoc et de taille un large passage à travers les rangs des insurgés.

—

Le jeune Gustave de Vernon et son camarade Mondear, faits prisonniers à la barricade du Petit-Pont, sur laquelle ils s'étaient bravement élancés, durent leur salut à une femme du peuple qui les fit cacher dans un cabinet sombre et retiré de sa maison, rue du Petit-Pont, nº 4.

Arrêtés plus tard dans cet asile par les troupes de la ligne qui venaient d'emporter la barricade, ils n'échappèrent à la mort que pour être jetés parmi les insurgés dans les prisons de la Préfecture. Ils en sortirent pleinement justifiés au bout de vingt-quatre heures. Gustave de Vernon fut très-beau quand il répondit au magistrat qui, l'interrogeant sur sa présence dans les quartiers occupés par l'insurrection, lui demandait s'il avait été forcé de tirer sur ses camarades :

« Garde républicain, tireriez-vous sur vos camarades, si votre oncle était le lieutenant-colonel de la garde républicaine? »

—

Il faudrait un volume pour écrire tous les traits d'héroïsme de la garde républicaine, il en faudrait un second pour stéréotyper les noms de tous les vaillants gardes, officiers et soldats qui ont bien mérité de la

patrie, comme le capitaine-adjudant Peitavin qui, chargé de missions difficiles et d'arrestations importantes, au milieu de la fusillade et d'une populace soulevée, s'en est acquitté avec la plus rare intelligence.

L'adjudant sous-officier Pontis, qui a combattu comme un lion dans tous les engagements du faubourg du Temple.

Le sous-lieutenant Feneau qui, sur le même point, a fait des prodiges de valeur.

Le sergent-major Orgi, frappé d'une balle à la clavicule droite au moment où il s'élançait à l'assaut de la barricade de la rue du Delta.

Le sous-lieutenant Gaubert, remarquable de courage à l'attaque de la barricade du Petit-Pont.

Le sergent-major Cordier qui, blessé d'un coup de feu au Marché-Neuf, a eu deux fusils brisés dans ses mains.

Le sergent-major Bourquin, blessé à la tête le 25 juin à la prise de la barricade Maubert, témoin de son brillant courage.

Le sergent Clément, entré le premier dans la grande barricade du faubourg Poissonnière.

Le sergent Leplanquais qui, après s'être distingué à différentes affaires, a pris un drapeau aux insurgés du faubourg Saint-Antoine.

Le sergent Mongazon, aussi dévoué que ferme, aussi intelligent que brave.

Le caporal Gulliani, qui s'est particulièrement dis-

tingué dans la rue Rambuteau, où il a pris un drapeau à l'ennemi.

Le sous-lieutenant Melchior, qui a escaladé un des premiers la barricade du Marché-Neuf.

Les sergents Jacquat et Lebrousillet, tous deux remarquables de sang-froid et de courage.

Le fourrier Schlister et le caporal Dufour, qui ont rivalisé tous deux de zèle et de dévouement.

Les caporaux Michel, Huette, Martial, Barbier, Yvert, qui ont su provoquer par leur belle conduite l'admiration de leurs chefs dans les combats des rues Phelippeaux et des Gravilliers.

Les gardes à pied Jacquerot, Labrois, Gorgeaud, Legendre, Gente, Tisserant, Capon, Vienne, Vannieux.

Les gardes à cheval Sinclair et Parmentier, qui tous deux ont rendu à la patrie des services dont elle doit se montrer reconnaissante.

Tant d'autres encore que nous pourrions citer à l'ordre du jour de l'histoire militaire de la garde républicaine, et qui, non moins braves que leurs vaillants camarades, n'ont pas eu la chance d'être placés en relief par la faveur des circonstances.

Qu'ils se consolent ceux-là et qu'ils soient fiers, car ainsi que nous l'avons dit aux jeunes héros de la garde mobile :

« *La gloire entre frères est solidaire!* »

—

Percepié qui, dans les premiers jours de la révolution, prit à l'Hôtel-de-Ville le commandement du poste de l'Orangerie, contribua par son énergique et généreuse intervention à sauver une trentaine de gardes municipaux livrés sans défense à l'exaspération populaire.

Parmi ces malheureux soldats restés fidèles à leur drapeau, se trouvaient deux officiers qui voulurent quelques jours après témoigner leur reconnaissance à leur libérateur. Ils lui offrirent donc une somme de 100 francs; Percepié refuse, on double la somme, on la triple, de 300 francs on la porte à 400, puis enfin à 500 francs. Percepié refuse toujours; vainement les officiers lui expriment la peine qu'ils éprouvent de son incroyable persistance, Percepié n'accepte point encore.

« Je ne vous ai pas sauvé pour de l'argent, dit-il, votre noble vie est au-dessus de toute estimation, car vous êtes de braves soldats; conservez la somme que vous m'offrez, ou si vous tenez absolument à reconnaître ce que j'ai dû faire pour vous, partagez-la entre les veuves et les orphelins. »

Quel désintéressement!

—

A la barricade de l'Hôtel-Dieu, dite la barricade du Petit-Pont, Cordier, sergent-major de la 2e compagnie, reçoit une balle qui perce son fusil; il le met

aussitôt en bandoulière et ramasse celui d'un homme tué à ses côtés.

Invité par le lieutenant Lacoste à déposer une arme qui nuit à la liberté de ses mouvements, à la justesse de son tir, il s'y refuse en disant :

« J'ai encore assez de force pour porter deux fusils et pour ne pas en abandonner un seul à ces hommes qui trouveraient le moyen de s'en servir pour nous assassiner. »

Et il continua bravement le feu jusqu'au moment où, blessé grièvement, il roula sur le pavé déjà rougi par le sang de ses camarades.

—

Une lacune existerait dans l'histoire de la garde républicaine si nous ne racontions celle du brave Barricade.

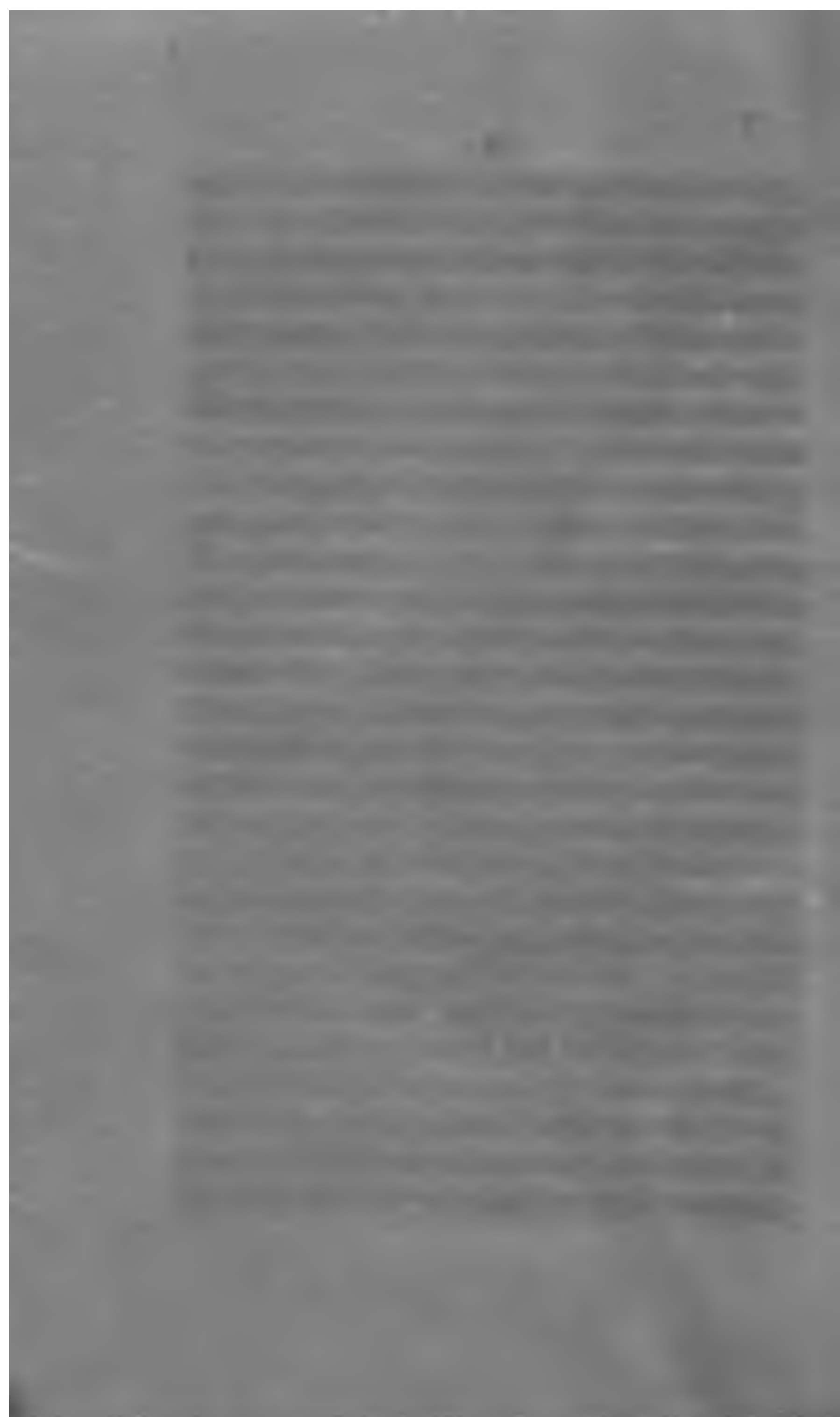
Barricade est un gros chien griffon, blanc, tacheté de roux. Fier et superbe, il porte la tête comme certain républicain de la veille, et la moustache hérissée comme celle d'un grenadier hongrois.

Les premiers gardes républicains l'ont généreusement recueilli dans les barricades de février où il gisait sanglant auprès de son maître qui gisait, lui, pour ne plus se relever.

Conduit à l'Hôtel-de-Ville, il fut parfaitement soigné par ses maîtres adoptifs, et bientôt rétabli de trois blessures plus ou moins dangereuses. Alors on le vit



Le commandant Lebris.



chaque jour précéder en éclaireur les détachements qui sortaient de l'Hôtel-de-Ville pour un service quelconque, ou bien les accompagner en serre-file, marchant au pas à la manière d'Alexandre-le-Grand, et prévenant par ses aboiements l'approche d'une patrouille de nuit.

Barricade, aimé, choyé, fêté, rendit amour pour amour, caresses pour caresses; l'ingrat avait oublié son maître.

Le 21 avril, jour de la distribution des drapeaux à l'armée, notre griffon, magnifiquement paré pour un chien, blanchi, peigné et remis à neuf, suivit comme de coutume le détachement de la garde républicaine qui se rendait à l'Arc de l'Étoile; arrivé là, il gravit majestueusement les gradins élevés pour les membres du gouvernement provisoire, et vint se coucher sans façon à leurs pieds; il y resta tout le temps que dura la cérémonie.

L'un d'eux, touché d'un pareil acte d'adhésion, lui fit décerner dans la soirée un saucisson d'honneur.

Un autre jour, un loustic du bataillon lui donna les galons de sergent-major qu'il porta cousus à ses pattes de devant; mais Barricade qui, en véritable républicain, est sans ambition, déposa bientôt ces insignes insolites.

Une autre fois, entraîné on ne sait où par quelque

appât secret, pour fraterniser peut-être, Barricade prit sous ses pattes blanches la permission de dix heures et ne rentra pas au quartier.

Était-ce une désertion ou une simple escapade? C'est ce qu'on ne put établir. La garde républicaine se met aussitôt à sa recherche, promettant une récompense honnête au citoyen qui le ramènerait. Ce ne fut qu'au bout de quelques jours que le chien prodigue revint au logis, l'oreille basse, sans se douter qu'il avait eu l'illustration des journaux.

Barricade regardait l'Hôtel-de-Ville comme sa propriété, malheur au caniche qui osait s'y aventurer sans sa permission. Cependant il ne se servait de ses avantages physiques que contre les chiens qu'il croyait dignes de sa force et de son courage; un geste bien connu chez la race canine suffisait à le venger des agaceries hargneuses des roquets.

Depuis que la garde républicaine a quitté l'Hôtel-de-Ville pour se disséminer dans les divers quartiers du corps, notre héros a choisi la caserne des Célestins pour sa résidence. C'est là qu'on peut le voir toute la journée se reposant sur ses lauriers et partageant ses loisirs entre les chambrées et les cantines.

Le dernier exploit de Barricade mérite d'être cité à l'ordre du jour des chiens vaillants.

Le 23 juin, il avait suivi ses maîtres à l'attaque des barricades de la rue Planche-Mibray. Un insurgé qui se trouvait derrière, avec un chien d'une taille

égale au moins à celle de notre griffon, le lança sur celui-ci qui accepta le combat; il fut long, acharné, cependant la victoire resta à la bonne cause, le champion des insurgés resta sur place, étranglé comme un chien, ni plus ni moins.

—

Le 23, Barrière fut nommé chef de poste de la caserne du Petit-Musc (vingt-cinq hommes), il le commandait les 23, 24 et 25; il fit barricader la porte qui était brisée.

Le 24, les insurgés vinrent demander des armes avec de la poudre; non-seulement Barrière fit bonne contenance, mais il les força à prendre la fuite. Alors il plaça des hommes armés à toutes les fenêtres qui donnent sur la rue du Petit-Musc, et les y laissa toute la nuit; mais le lendemain à six heures du matin, les insurgés revinrent en plus grand nombre pour enfoncer la porte. Ils allaient pénétrer dans la caserne lorsque Barrière, accourant avec tous ses hommes auxquels il fit croiser la baïonnette, les arrêta de nouveau.

Les insurgés se retirèrent et la caserne fut encore préservée du pillage.

Le 25, à huit heures du matin, la même scène se renouvela; alors Barrière craignant de ne pouvoir préserver avec sa faible troupe la caserne de la dévastation, ou de résister aux insurgés qui étaient au

nombre de plusieurs mille, conçut l'heureuse idée de faire inscrire sur la porte :

Ambulance civile et militaire.

Cette inscription arrêta les insurgés.

En effet, déjà Barrière, aidé par madame Enoch, cantinière, avait établi une ambulance et donné les premiers soins. Il envoya à l'Hôtel-de-Ville pour avoir des chirurgiens, puis au Val-de-Grâce pour avoir des médicaments; il alla lui-même à la Salpétrière pour s'y procurer du linge; il fut puissamment aidé par le cantinier Enoch qui a été admirable de dévouement et de générosité.

Barrière est de bonne race. Son père est le doyen des grenadiers français. Il y a trente-deux ans qu'il porte les épaulettes de laine rouge dans le 42e de ligne, au premier rang de la 1re compagnie du 1er bataillon. En attendant la croix qu'on lui promet depuis si longtemps, la belle conduite de son fils sera pour lui un nouveau brevet d'honneur.

—

Parmi les officiers et les gardes qui se sont dignement comportés sous le cratère des barricades, citons encore quelques braves :

Le lieutenant Kobus, attaché comme officier d'ordonnance au colonel de Vernon, a assisté avec lui pendant la journée du 23 au premier rappel de l'en-

lèvement des barricades *Planche-Mibray, rue de la Cité, pont Hôtel-Dieu et de la rue Saint-Jacques;* il ne s'est retiré qu'après avoir vu blesser le colonel de Vernon et le général Bedeau, qui lui donna l'ordre de prévenir le colonel du 48e de serrer sa colonne en masse et de fermer sa gauche.

Le 24, il a été attaché à la personne du général Duvivier et à celle du général Rey, qui le chargea de conduire deux bataillons de gardes nationaux pour renforcer la colonne manœuvrant au faubourg Saint-Antoine.

Le 25, il fut chargé par le maire de Paris, près le général Lamoricière, au clos Saint-Lazare, d'une mission qui avait pour but de faire communiquer la colonne Saint-Antoine avec celle du faubourg du Temple.

Le 26, il a assisté avec M. Adam, adjoint au maire de Paris, à l'enlèvement du faubourg Saint-Antoine, où le général Lebreton l'employa comme officier d'ordonnance, et lui donna des détachements de troupes pour occuper au fur et à mesure toutes les issues de gauche jusqu'à la barrière du Trône.

Pendant ces quatre journées, le lieutenant Kobus a donné constamment des preuves d'intelligence, de courage et de dévouement.

N'oublions pas les sergents Sellier (Charles), et

Mouza (Louis), qui tous deux se sont avancés hardiment sur la barricade de la rue des Nonandières, où les insurgés, manifestant le désir de se rendre, avaient levé en l'air la crosse de leurs fusils.

Ils allaient effectivement déposer leurs armes, lorsque deux hommes qui paraissaient des chefs, désignèrent les sergents de la garde républicaine à la vengeance des révoltés.

— Nous ne pouvons traiter avec les assassins de nos frères, il faut les tuer, s'écrièrent-ils.

— Nous n'avons tué personne, répondit Sellier, voyez nos mains, elles sont blanches, tandis que les vôtres sont déjà noires de la poudre que vous avez brûlée contre nous; voyez nos armes, elles sont vierges encore, tandis que les vôtres sont tachées de sang.

— Puisqu'il en est ainsi, nous vous faisons grâce de la vie, mais vous resterez avec nous derrière cette barricade, et de là vous ferez feu au premier rang contre vos anciens camarades.

— C'est un crime affreux que vous nous proposez?

— C'est le salut.

— C'est une lâcheté.

— C'est votre conservation.

— Nous n'en voulons point au prix du déshonneur, plutôt cent fois la mort; fusillez-nous, nous ne tirerons jamais sur nos frères.

Les insurgés, insensibles à ce que ces nobles pa-

roles avaient d'héroïsme, s'apprêtaient à fusiller Sellier et Mouza, lorsqu'une jeune fille, nommée Eléonore, et demeurant rue de Jouy, nº 5, s'élança entre les victimes et leurs bourreaux, en criant : « Grâce ! grâce pour eux ! grâce, grâce pour vous ! ne vous souillez pas de meurtres inutiles ; fille du peuple, je ne veux pas que le peuple soit lâchement assassin ; encore une fois, grâce pour ces soldats, ou bien tuez-moi avec eux. » Au même instant une vive fusillade partie des rangs de la garde républicaine et de la garde nationale enveloppa la barricade d'un nuage de fumée : quelques insurgés tombèrent, les autres éprouvèrent un mouvement d'indécision qui permit aux deux sergents faits prisonniers de se retirer dans la demeure d'un citoyen nommé François, aidé dans cette œuvre de délivrance par un nommé Thirouin, lieutenant dans la 9e légion de la garde nationale. Ils restèrent abrités dans cette retraite jusqu'au moment où la barricade fut emportée d'assaut. Alors ils purent se croire sauvés, il n'en fut rien ; au contraire, leur position n'en devint que plus critique, car pris pour des transfuges, ils auraient été massacrés sans la généreuse intervention du lieutenant Gareau.

. . . .

Braves soldats de la garde républicaine,

Me voici arrivé au terme de la mission que je m'étais

imposée. Heureux serais-je, si ce livre peut devenir un jour la première pierre du monument que l'histoire élèvera à votre mémoire! C'est le vœu que je forme en tournant la dernière page de mon livre; sera-t-elle la dernière pour vous? Non, mes braves, car l'avenir vous est réservé. Le sang précieux que vous avez versé sur le sinistre champ de bataille de juin est la semence glorieuse des héros, elle sera féconde pour la patrie qui a les yeux fixés sur vous.

Braves soldats! quelques jours vous ont suffi pour grandir à la taille de ces géants qui lassaient la victoire sur les champs de l'empire. Comme eux vous avez porté haut et droit votre drapeau, comme eux vous l'avez défendu au péril de votre vie, à travers les défilés sanglants des barricades; inaccessibles à la peur pendant la bataille, vous l'avez été à la vengeance après la victoire.

Vous avez épargné ceux qui, debout encore dans leur erreur, vous bravaient de leurs menaces; vous avez tendu la main à ceux qui, tombés, se disaient toujours vos ennemis; vous leur avez offert le baiser de paix, vous leur avez dit : *Frères!* C'est bien, très-bien, c'est digne de vous, soldats républicains.

Maintenant, essuyez la poussière ensanglantée de vos tuniques, car le soleil de la réconciliation va rayonner au ciel de la France. Fourbissez vos armes ternies par la poudre du combat, car le rameau d'olivier a fleuri parmi les cyprès des funérailles; revêtez vos

plus brillants uniformes, car le jour de la reconnaissance est arrivé; allez, montez au Capitole du monde chrétien, allez rendre grâces à Dieu qui vous a choisis pour sauvegarder l'arche sainte de la patrie; allez, la prière des héros est agréable au Seigneur... Seigneur, veillez sur eux et sauvez la France!

CONCLUSION.

Les légions romaines que la victoire suivait au pas de course à travers les nations conquises, plantaient sur leurs chemins de funèbres jalons, et élevaient de glorieux monuments à la mémoire de leurs illustres morts. C'était par fois une colonne de granit, un cénotaphe de marbre, quelquefois même une simple pierre sur laquelle un nom d'homme était gravé en lettres rouges, près de celui des dieux.

Ainsi que ces légions, la garde républicaine de la France nouvelle, victorieuse sur les chemins de l'insurrection, a jalonné sa première étape d'héroïques souvenirs; elle a gravé aussi en lettres rouges de sang les noms de ses morts illustres, et la patrie reconnaissante s'est associée à ce pieux hommage par la voix de ses plus nobles enfants.

Une pierre nouvelle, taillée par la mort, est là devant nos yeux; sur cette pierre il y a un nom; ce nom est celui d'un brave, c'est le nom de Lebris.

Un magnifique ordre du jour lui servira d'oraison

funèbre et d'épitaphe. Citons-le sur la dernière page de ce livre pour qu'il devienne un monument de plus élevé à la gloire de la garde républicaine.

Paris, le 8 août 1848.

« Citoyens,

« La République vient encore de perdre un de ses plus nobles enfants, et la garde républicaine un de ses plus vaillants soldats; le commandant Lebris a succombé le 5 du courant à la blessure qu'il avait reçue le 23 juin à l'attaque de la barricade du Temple. Homme de cœur et d'intelligence, il est mort pour la cause de la liberté qu'il avait toujours défendue. De pareils exemples sont traditionnels dans la garde républicaine; et j'éprouve, je l'avoue, un sentiment véritable de fierté, en pensant que mes fonctions me rapprochent d'une troupe qui, dès son premier jour de combat, a pris rang parmi les phalanges les plus braves et les plus dévouées. Soixante des vôtres sont déjà morts pour la République; un si énorme sacrifice n'a ni ébranlé votre courage, ni refroidi votre patriotisme. Vous ne comptez pas avec la patrie, quand il s'agit de la sauver; elle trouvera toujours en vous des combattants de l'ordre et de la liberté.

« Vive la République! »

»Le représentant du peuple, préfet de police,

« Ducoux. »

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

Pages

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

